Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 66 (2009)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Omero: ***Margite.*** Introduzione, testimonianze, testo critico, traduzione e commento a cura di Antonietta Gostoli. Testi e commenti 21. Fabrizio Serra, Pisa/Rom 2007. 96 S.

Die relevanten Texte und Fragmente rund um den *Margites* sind zwar seit geraumer Zeit bequem zugänglich in M.L. West, *Iambi et elegi Graeci ante Alexandrum cantati* II (Oxford ²1992) 69–77. Dennoch fehlte bisher eine kommentierte Einzelausgabe. Gostoli (G.) schliesst nun diese Lücke mit ihrem schön gestalteten Buch. Metrik, Inhalt, Chronologie, Sprache, aber auch die Zuschreibung, das poetische Genus sowie die Rolle Kolophons gegenüber diesem Werk werden in der Einführung ausführlich diskutiert (9–27; reiche Bibliographie: 29–34). Den Testimonia und den (wenigen) Fragmenten sind über zwanzig Seiten reserviert (37–65), was eine sehr angenehme Leküre ermöglicht. Es folgen ein umfassender Kommentar (69–89) und nützliche Indices (91–96). Zu einigen Details: Die von West abweichende (pseudo-)chronologische Anordnung der Testimonia vermischt in bunter Weise die Informationen zu Autorschaft, metrischer Form und inhaltlichen Bemerkungen, was ihrem umfassenden Verständnis nicht gerade zuträglich ist. Auch hätte deren Übersetzung vielleicht hier oder dort zu einer differenzierteren Beurteilung geführt. Es scheint nämlich nicht ausgeschlossen, dass der Name des Archilochos in T 1 nur deshalb fällt, weil er mit dem *Margites* einen Vers teilt (F 5): Die Behauptung, wie Aristoteles habe auch er, zusammen mit Kratinos und Kallimachos, die Autorschaft Homers bezeugt (μαρτυροῦσιν εἶναι Ὁμήρου τὸ ποίημα) entbehrt jeglicher Präzision (z.B. λέγων οὕτως). Weiterhin hätte auch Dions Bemerkung, es handle sich um einen Versuch Homers im jugendlichen Alter (T 6: ὑπὸ Ὁμήρου γεγονέναι νεωτέρου) einen Kommentar verdient: Mit νεώτεροι bezeichnen die Grammatiker meist die Nachfolger Homers, des Urgesteins der griechischen Literatur. Desgleichen ist zu vermuten, dass die Diskussion um die Chronologie mit dem Resultat, die Entstehung des Gedichts ins späte 8. oder frühe 7. Jh. v.Chr. zu legen (13), den Blick für die sprachlichen Phänomene etwas getrübt hat. So beschränkt sich G. im Similienapparat (wo er denn existiert) fast ausschliesslich auf epische Parallelen, wo man doch gerade für die iambischen Trimeter (insbesondere der Papyrusfragmente) mit Gewinn auf die Klauseln der attischen Tragiker und Komiker des 5. Jh. v.Chr. hätte verweisen können (z.B. F 9,5 ἀμήχανον |: E. *El.* 529, *Hec.* 1123 [vgl. auch A. *Th.* 227, S. *El.* 140], Ar. *Ran.* 1429; F 10,9 φάσγανον |: A. *Ag.* 1262, E. *IT* 852 [wenig ergiebig der Hinweis auf Pi. *N.* 1,52]; F 10,8 κεκαλυμμένη |: Ar. *Nub.* 11, *Thesm.* 500). Nicht haltbar scheint auch die Übersetzung von ἀναπεισθεῖσα (F 8c) mit «essendosi persuasa» (81). Vielleicht spielt die Tatsache, dass Eustathios hier, und nur hier, die Verbform ἐσκήψατο verwendet, eine gewisse Rolle bei der Verderbnis. Interessant wäre auch gewesen, darauf hinzuweisen, dass die Verbform ἠπίστατο (F 2) nicht vor dem 5. Jh. v.Chr. bezeugt ist, dann aber sowohl in der Poesie als auch in der Prosa (zumal bei Hdt.) sehr häufig vorkommt. Verwirrend ist schliesslich die gewählte Schriftgrösse für die Tzetzesverse in F 7c, handelt es sich doch dabei nicht um ein Zitat. All diese Bemerkungen schmälern aber die Leistung G.s nicht, eine schön gestaltete und umfassende Darstellung der Probleme um den *Margites* vorgelegt zu haben.

Orlando Poltera

Gennaro Perrotta/Bruno Gentili: **Polinnia. Poesia greca arcaica.** Terza edizione a cura di Bruno Gentili e Carmine Catenacci. G. D'Anna, Messina/Florenz 2007. X, 405 S.

Parue en 1948, remaniée en 1965, voici la troisième mouture de *Polinnia*, l'anthologie de la poésie grecque archaïque qui est devenue familière à plusieurs générations d'étudiants, et cela également hors de l'Italie. La nouvelle édition présente un visage résolument nouveau: outre la mise à jour des textes et commentaires existants et quelques nouvelles entrées, le recueil contient maintenant un profil critique de chaque poète (cartes géographiques et repères chronologiques à l'appui) ainsi que de brèves présentations relatives aux genres poétiques, à la musique et aux autres manifestations socio-rituelles telles que le banquet ou les concours athlétiques. Des illustrations choisies contribuent à rendre la matière moins austère. Enfin, deux nouveaux poètes font leur apparition dans l'anthologie: Xénophane (65–76) et Pindare (311–338). Loin de rester confiné à une utilisation scolaire, l'ouvrage, par «il rigore scientifico dei criteri seguiti e i contributi al testo, all'analisi metrica e all'interpretazione» (préface, III), se veut également un instrument de travail pour les spécialistes.

C'est sous cet aspect que nous nous proposons de l'examiner plus en détail. Tout d'abord, l'on constate une nette retenue dans les divers jugements esthético-moraux concernant l'intention du poète ou son implication personnelle dans les vers (un bel exemple est l'introduction au premier poème de Sappho, 125–126; cf. également les présentations entièrement remaniées des frr. 5. 9. 13. 15). De même, certaines affirmations apparaissent dorénavant de façon plus nuancée (e.g. 33 «fu composta da Solone» et non plus «fu scritta»; cf. également les présentations entièrement remaniées des frr. 5. 9. 13. 15). En revanche, on ne comprend pas pourquoi Mimnerme ne précède pas Solon dont le fr. 4 est présenté comme la «réplique» au fr. 5 du premier. De plus, on peut se demander s'il est judicieux de maintenir la composition apologétique *a Foco* (Solon, fr. 5) en tétramètres trochaïques alors qu'il est question d'élégies et que, dans la présentation du genre poétique (14), on insiste à juste titre sur le fait qu'on désigne par là une forme et non pas un contenu (la question se pose de façon plus pointue encore pour Xénophane: sur huit entrées, seulement deux sont écrites en distiques élégiaques). Enfin, l'*élégie aux Muses* aurait mérité une entrée plutôt que la longue discussion sans texte (32–33). Passons maintenant à des observations ponctuelles. Archil. fr. 20: comment défendre la forme prosaïque εἴληφας contre son synonyme poétique ἐδράξω des autres sources? Archil. fr. 11 et 13: pourquoi réintroduire dans l'analyse métrique le *côlon* de l'ionique *a maiore* dont on pensait s'être définitivement débarassé (cf. aussi Sapho fr. 11)? Simon. fr. 1 (l'*encomion pour Scopas*): Gentili reste le seul à défendre une structure épodique dont on peine à voir le bien-fondé (il renvoie à son analyse dans *Maia* 1964). Dans son ensemble, la partie lyrique de Simonide est la moins remaniée: aucune suggestion de correction postérieure à l'édition précédente n'est mentionnée et encore moins discutée (p.ex. fr. 7,4 τανυσιπτέρυγος pour τανυσιπτερύγου; fr. 8,1–2 ἀήτα ἐπῶρτ' ἀνέμων pour ἀήτα | τότ' ὦρτ' ἀνέμων [hémiascl acéphal?]; fr. 12,7 ἀνορέας [avec synizèse] pour ἀνδρείας avec abrègement non attesté de -ει-; cfr. mon *Le langage de Simonide*, (Berne 1997)), si ce n'est une de son cru (fr. 2,13 ἔστιν ἐλθεῖν: c'est une suggestion intéressante, mais l'interprétation métrique qui en résulte n'est pas correcte …). Pour compléter l'image de Simonide, l'on a retenu l'important fragment de l'élégie de la bataille de Platée (fr. 17). Or d'une part, ce choix fausse la donnée dans la mesure où nous possédons également d'importants restes de *convivalia* élégiaques de Simonide (frr. 19–33 West = 7–16 Gentili-Prato), d'autre part ce n'est pas vraiment un témoignage de la lyrique chorale. Dans le même registre, l'on s'interroge sur la représentativité des textes retenus pour Pindare: en effet, la douxième ode olympique ne célèbre pas une victoire à Olympie (comme il est précisé dans le commentaire), et la troisième ode pythique «non è un vero e proprio epinicio» (321). Pourquoi ce choix pour le moins étrange? Et pourquoi un Bacchylide exclusivement au service de l'épinicie, s'il est vrai qu'il a excellé aussi dans les dithyrambes? Malgré ces réserves il faut relever que la troisième mouture de *Polinnia* présente un visage fort plaisant et séduira l'utilisateur par son côté graphique modernisé. L'anthologie constitue un instrument précieux pour s'initier à la poésie grecque archaïque: le succès rencontré durant les 60 ans de son existence en dit long.

Orlando Poltera

Daniel W. Berman: **Myth and Culture in Aischylos' Seven Against Thebes.** Filologia e critica 95. Edizioni dell'Ateneo, Rom 2007. 214 S., 10 Abb., 4 Karten.

Diese aus einer Dissertation hervorgegangene Studie setzt sich zum Ziel, die Wechselwirkung zwischen den *Sieben gegen Theben* und den soziokulturellen Gegebenheiten in der Gesellschaft Athens um 467 (Datum der Aufführung des Stücks) näher zu beleuchten. Das Drama soll in seiner Funktion als «a narrative that is inextricably bound to the context in which it was written, produced, and acted» (Kap. 1: 18) wahrgenommen werden. Diese Sichtweise ist nicht neu und wird gemeinhin als «Sitz im Leben» bezeichnet. Indem Berman (B.) zunächst die *realia*, d.h. insbesondere die archäologischen Befunde (Grabungen, Inschriften, Vasenbilder usw.) heranzieht und mit der literarischen Überlieferung vergleicht, gelingt es ihm jedoch, die nötigen Grundlagen für eine neue, differenzierte Würdigung des aischyleischen Stückes zu schaffen. So werden in Kap. 2 (33–86) die Schildbeschreibungen und in Kap. 3 (87–115) die topographischen Gegebenheiten Thebens eingehend untersucht. Dabei streicht B. schön heraus, wie Aischylos verschiedene Ebenen (Mythos, Tradition, Realität) miteinander vermischt oder, wie im Fall des siebentorigen Theben, sogar massgebend für die später versuchten und

schon von antiken Autoren gemachten Lokalisierungen dieser Tore verantwortlich gemacht werden kann, und dies, obwohl es sich dabei vordergründig um einen dichterischen Diskurs handelt und der Realitätsanspruch, wenn es ihn denn wirklich gibt, auf wenige Elemente beschränkt ist (einzig das erste Tor scheint genau plaziert worden zu sein, was völlig ausreichend ist). In Kap. 4 (117–148) wird das Verhältnis zwischen mythischem Kontext (Machtkampf zwischen zwei Söhnen) und der zeitgenössischen athenischen Erbgesetzgebung (wie erfolgt *gerechte* Erbteilung?) untersucht, und in Kap. 5 (149–177) aufgezeigt, dass die oft angewandte Auslosung trotz Demokratie und Säkularisierung immer noch als Ausdruck göttlichen Willens aufgefasst wurde. Aufgrund all dieser interessanten und gut fundierten Beobachtungen kann man B. nur beistimmen, wenn er in der Zusammenfassung (Kap. 6: 179–185) hervorstreicht, dass Aischylos' Stück eine subtile Mischung aus heroischem Hintergrund und zeitgenössischer Lebenskultur darstellt (auch wenn manchmal der Eindruck entsteht, B. stütze sich etwas zu stark auf eine (anachronistische) Buchkultur). Eine umfassende Bibliographie (187–205), ein Stellenindex und ein allgemeiner Index (207–214) runden das angenehm zu lesende Buch ab. Seine Lektüre wirkt stimulierend und lädt zu erneuter Beschäftigung mit diesem von wenig Aktion, aber von viel Symbolik geprägten Drama von Aischylos ein. Man kann das Buch nur weiterempfehlen.

Orlando Poltera

Christopher Collard/Martin Cropp (eds): **Euripides. VII/VIII: Fragments. VII: Aegeus–Meleager; VIII: Oedipus–Chrysippus; Other Fragments.** Edited and translated by Christopher Collard and Martin Cropp. Loeb Classical Library, Cambridge MA/London 2008. VII: XXXIX, 640 S.; VIII: XXIII, 710 S.

Diese im Jahr 2008 von Christopher Collard und Martin Cropp (C./C.) in zwei Teilen vorgelegte griechisch-englische Ausgabe der Fragmente des Euripides ergänzt die bewährte Reihe der *Loeb Classical Library* um zwei gute und handliche Bände.

Es gibt wenig, was den aufwendigen und dabei oft ergebnisarmen Umgang mit Fragmenten erleichterte. Bände wie diese gehören dazu. C./C. haben es verstanden, grossen Nutzen aus den beiden unlängst vorgelegten, vollständigen und monumentalen Editionen H. Van Looys (Budé) und insbesondere R. Kannichts *(Tragicorum Graecorum Fragmenta 5)* zu ziehen (vgl. ihre anerkennenden Worte in Bd. VII, xxiii–xxvi) und das dort versammelte Material in einfachere, jedoch nie zu oberflächliche Darstellungen der Problemzusammenhänge überzuführen.

Die Dramen werden mit ihren Testimonien und Fragmenten einzeln vorgestellt. Den Auftakt macht jeweils eine Einleitung, die nach einer gleichbleibenden und sinnvollen Abfolge von Kriterien gegliedert ist (selbstredend variiert die Ausgestaltung der jeweiligen Kapitel entsprechend dem Umfang und der Geartetheit des vorhandenen Materials).

Den Einleitungen vorangestellt ist jeweils eine kurze Auswahl-Bibliographie. Es folgen eine Skizze des zugrundeliegenden mythischen Stoffes sowie eine tentative Rekonstruktion des Stückverlaufs entlang der einzelnen Fragmente. Hinzu kommen eine allgemeine Charakteristik des Dramas und Fakten wie etwa weitere (in anderen Editionen vorgenommene, vorgeschlagene oder abgelehnte) Fragmentzuweisungen, die relative oder absolute chronologische Einordnung und Didaskalien des Dramas, schliesslich ein kurzer Abriss seiner literarischen und artistischen Rezeption. Auf diese Einleitungen folgen jeweils linksseitig die Testimonien und Fragmente im originalen Wortlaut mit rechtsseitigen englischen Übersetzungen; dem griechischen Text sind minime textkritische Hinweise beigefügt, dem englischen knappe Kommentare.

Ein Vorteil gegenüber den früheren Tragiker-Fragmentausgaben in der *Loeb Classical Library* von H. Weir Smith (Aischylos) und Sir H. Lloyd-Jones (Appendix zu den neuen Aischylos-Fragmenten in Weir Smith; Sophokles) sowie der ebenfalls 2008 erschienenen neuen Edition der Aischylos-Fragmente A. Sommersteins stellt dar, dass C./C. in den Einleitungen der Stücke auch die «brief fragments» erwähnen (wenn auch nur in englischer Übersetzung), d.h. Fragmente, die weniger als einen Vers oder zwei zusammengehörige Halbverse beinhalten.

Auf die Besprechungen der einzelnen Stücke folgen in Band VIII «Fragments of Unidentified Plays» (F 845–1106, 473–613) sowie «Doubtful or Spurious Fragments» (F 1107–1132, 615–625), wobei die jeweilige Einleitung jeweils die «brief fragments» in englischer Übersetzung anführt.

Eine Appendix mit dem Titel «Critias or Euripides?» (VIII, 629–677) bietet in der Einleitung ein knappes und konzises Résumé des schon über ein Jahrhundert andauernden Streits über die Autorschaft der Dramen *Peirithoos, Rhadamanthys, Tennes* und *Sisyphos* (?) – Titel, die sowohl für Euripides als auch für Kritias (TrGF 1 43) überliefert sind. Auf die Einleitung folgen die einzelnen Besprechungen der Stücke nach dem üblichen Muster. Drei Indices – «Names and Places», «Narrative and Dramatic Features», «Topics» – beschliessen den Band. Was der Unterschied zwischen «narrative and dramatic features» und «topics» sei, wird freilich nicht ganz klar, zumal viele Stichwörter in beiden *Indices* figurieren. Angesichts der gegenwärtigen Tendenz, das zeitraubende Erstellen von Indices auf dem Altar der schnellen Produktion von Büchern zu opfern, ist hierzu aber unbedingt zu sagen, dass ein Index zu viel um vieles wertvoller ist als einer zu wenig. Rebecca Lämmle

S. Douglas Olson: **Broken Laughter. Select Fragments of Greek Comedy.** Edited with Introduction, Commentary, and Translation. Oxford University Press, Oxford/New York 2007. XVIII, 476 S.

Diese Auswahl mit Kommentaren versehener griechischer Komikerfragmente (Fr.) vermag einzulösen, was ihr brillanter Titel verspricht. Douglas Olson (D.) ist es angelegen, einem breiten Publikum Zugang zu dem ebenso undurchschaubaren wie faszinierenden Textkosmos zu verschaffen, der in Kassel und Austins PCG für Fachspezialisten in massgebender Weise aufgearbeitet ist. Die hier gedruckten Texte sind entsprechend jene der PCG; der kritische Apparat aber ist auf der Basis der besten Edition der jeweiligen Quelle erstellt.

Organisiert sind die Fr. weitgehend thematisch; davon, dass ihre Anordnung ursprünglich diachron konzipiert war, zeugen die Einleitung, die ersten drei Sektionen – «A: Doric Comedy» (22 Fr.); «B: Attic 'Old Comedy'» (46 Fr.); «C: 'Middle' and 'New Comedy'» (18 Fr.) –, ferner Appendix I mit einer auf den epigraphischen Zeugnissen basierenden Chronologie der attischen Komödie sowie Appendix II, der *«Conspectus Numerorum»,* mit einer approximativ chronologischen Anordnung der Dichter in § A.

Die einzelnen Sektionen bestehen jeweils aus einer Gruppe von Fr. mit anschliessendem kurzem Kommentar zu jedem einzelnen Fr.; D–J sind nach Themen benannt (die, wie D. zu Recht bemerkt (vii), in erster Instanz die thematischen Schwerpunkte der Textsammlungen sind, denen wir die Komödienzitate verdanken): «D: The Reception of Other Poetry» (14 Fr.), «E: Politics and Politicians» (32 Fr.), «F: Philosophy and Philosophers» (19 Fr.), «G: Food and Dining» (18 Fr.), «H: Wine and Symposia» (20 Fr.), «I: Women» (12 Fr.), «J: Aspects of Daily Life» (22 Fr.).

Die Fragmente, die oft so umfangarm sind, dass sie über die Stücke, aus denen sie stammen, kaum etwas auszusagen vermögen, gewinnen durch ihre Juxtaposition mit Fragmenten ähnlichen Inhalts oder ähnlichen Wortlauts eine Bedeutung, die ihnen in isoliertem Zustand abginge; dieser Bedeutungszuwachs wird dadurch noch unterstützt, dass mit unzähligen Querverweisen innerhalb des Bandes gearbeitet wird. Der Schattenseite dieser Methode, die eine Crux der Beschäftigung mit Fragmenten schlechthin darstellt, dass nämlich Ähnliches sich von Ähnlichem stark unterscheiden kann, wird dadurch Rechnung getragen, dass mit grosser Vorsicht und Zurückhaltung argumentiert wird.

Appendix III bietet einen knappen, alphabetisch geordneten Überblick über die Dichter und macht, in je unterschiedlicher Gewichtung und Anordnung, Angaben zu ihrer (antiken wie modernen) Positionierung innerhalb der Gattungsgeschichte, zu Siegen und Rängen, Testimonien und Fragmenten, nennt die erhaltenen Stücktitel und in einigen Fällen weiterführende Literatur.

In Appendix IV finden sich die Übersetzungen der kommentierten Fragmente, die auf Drängen des Verlags hin eingefügt worden sind; der nämlichen Instanz dürfte es zuzuschreiben sein, dass im ganzen Band keine einzige Komödie mit ihrem griechischen Originaltitel benannt ist. Ein etwas zu knapper «Greek Index» und ein «General Index» beschliessen dieses im wahrsten Sinne aufschlussreiche Buch. Rebecca Lämmle

Darien Shanske: **Thucydides and the Philosophical Origins of History.** Cambridge University Press, Cambridge 2007. XII, 268 S.

In seiner Studie über Thukydides' Geschichtsphilosophie vergleicht Shanske (S.) die in Thukydides' Werk nachgebildete, simplifizierte Wirklichkeit mit Wittgensteins Fliegenglas, in das der Leser gelockt und darin gefangen wird (3). Für ihn besitzt Thukydides' Text «the world-disclosive power required to found a world», wobei die durch den *Logos* (dieser Begriff bezeichnet ein geistiges Ordnungsprinzip) geschaffene Welt «metaphysical [...] not physical» ist (9). Für ihn ist Thukydides der Begründer einer neuen Wissenschaft und überflügelt in seiner totalitären Art Herodot, der lediglich als Kontrastfolie dient.

In den ersten beiden Kapiteln (15–68) behandelt S. kursorisch wichtige Passagen des Werks (Proömium, Archäologie, Methodenkapitel und Kriegsgrund; Perikles' Reden und Handlungen und die seiner Nachfolger). Thukydides' Werk zeichnet sich für S. durch Dichte, Konsistenz, ständiges Vorkommen der Hauptgedanken, Offenheit, Vertrautheit und Bedeutung der behandelten Ereignisse aus (16) und wird durch den visuellen Aspekt geprägt. Im dritten Kapitel (69–118) will S. aufzeigen, dass Thukydides dieselben Muster wie die attische Tragödie verwendet, wobei in beiden das Katastrophen auslösende Prinzip des *Deinon* (was er als das ‹Furchtbare› übersetzt) am Werk ist. Er illustriert dies am Beispiel der Tyrannenmörder Harmodios und Aristogeiton. Als Gegenmittel gegen das *Deinon* wirkt allein ἐπιείκεια (Milde). Im letzten Kapitel (119–153) über Thukydides' Zeitlichkeit argumentiert S., dass Thukydides eine realistische, in der tragischen Zeitlichkeit verhaftete Welt schafft und sich vom Idealismus Platons unterscheidet, wobei er diese mit Konzepten moderner Philosophen (wie Nietzsche, Heidegger, Wittgenstein) zu erklären versucht. In vier Appendizes (155–197) erläutert S. einige Schlüsselbegriffe aus Thukydides und den modernen Philosophen.

Das Buch zeichnet sich durch einen originellen Ansatz aus, und es gelingt S. dank seiner für Altertumswissenschaftler unkonventionellen Terminologie darzulegen, dass Thukydides durchaus ein philosophischer Denker gewesen ist. Leider berücksichtigt er schon bestehende geschichtsphilosophische Ansätze (etwa von Hayden White oder Paul Ricœur) nicht. S. verwendet konzeptualisierte griechische Begriffe (aus Wittgenstein und Heidegger) wie *Logos* oder *Deinon,* die aber unscharf definiert werden und weit mehr bedeuten als in den angeführten Textstellen. So ist es 6,60,4 unsinnig, den Ausdruck δεινὸν ποιεῖσθαι (‹sich empören über›) mit dem Konzept des *Deinon* zu verbinden und mit «and deinon having made» zu übersetzen (113). Dagegen behandelt S. den Redensatz (1,22,1) erst im Appendix (157f.), wobei er stillschweigend λόγος mit ‹Rede› und – anders als an den übrigen Stellen – nicht mit dem Konzept des *Logos* verbindet. Die Diskussion der Textstellen bleibt oft an der Oberfläche, die erzielten Resultate sind nicht immer neu und die Analysen genügen oft nicht den philologischen Anforderungen (so heisst ‹zwingen› auf griechisch ἀναγκάζειν, nicht ἀνάγκειν [163]); zu bedauern ist auch die einseitige Verwendung der Sekundärliteratur, die den grössten Teil der deutschsprachigen Werke übergeht. Trotz dieser Vorbehalte eröffnet das Buch neue Horizonte und regt zu weiteren Überlegungen an. Carlo Scardino

Martin Hagmaier: **Rhetorik und Geschichte. Eine Studie zu den Kriegsreden im ersten Buch des Thukydides.** UaLG 94. Walter de Gruyter, Berlin/New York 2008. X, 265 S.

In seiner Dissertation befasst sich Hagmaier (H.) im ersten Teil (1–39) mit Thukydides' auktorialer Angabe der Gründe, die zum Ausbruch des Peloponnesischen Kriegs führten (1,23,4–6). Nach der Zusammenfassung der bisherigen Forschungsergebnisse folgt H.s Interpretation der ἀληθεστάτη πρόφασις, die sich auf G. Rechenauer, *Thukydides und die hippokratische Medizin,* Spudasmata 47 (Hildesheim 1991) stützt. Er leitet πρόφασις von προφαίνω ab und fasst sie als eine objektive, «zum Vorschein kommende Ursache» (4) auf. Diese strukturiert zusammen mit den Anlässen (αἰτίαι, διαφοραί) das ganze erste Buch. Ob jedoch die Argumente derjenigen Forscher, die in πρόφασις eine subjektive Begründung erkennen, die durch den Zusatz ἀληθεστάτη objektiviert wird, durch H.s Darlegung endgültig widerlegt werden, darf bezweifelt werden.

H. stellt fest, dass in der Forschung die Funktion der Reden im ersten Buch «für die thukydideische Analyse der Kriegsverursachung» (12) bisher noch nicht systematisch untersucht worden ist. Mit seinem Beitrag will er diese Lücke schliessen und aufzeigen, «wie Thukydides die beiden Erklärungs-

modelle (αἰτίαι καὶ διαφοραί und ἀληθεστάτη πρόφασις) für die Entstehung des Peloponnesischen Krieges in den Reden entgegen der historischen Faktizität […] kombiniert, um in der Synthese der Faktoren den Ausbruch des Krieges vollständig zu erklären» (21f.). Es folgt (40–236) eine ausführliche Analyse der Reden in den beiden spartanischen Tagsatzungen (1,67–71 die zweite Korintherrede, 73–78 die Athenerrede, 80–85 die Archidamosrede, 86 die Sthenelaidasrede und 120–124 die dritte Korintherrede) und in Athen (1,140–144 die erste Periklesrede), wobei nach einer (oft etwas zu) knappen Einbettung in den Kontext für jede Rede neben Textproblemen vor allem die Sprache und die rhetorische Gestaltung umfassend analysiert und der Gedankengang jedes Redners im paraphrasierenden Kommentar erläutert werden. Im Schlussteil (237–253) fasst H. die Ergebnisse zusammen und zeigt, dass in allen Reden nicht nur Hinweise auf die αἰτίαι καὶ διαφοραί, sondern auch auf die ἀληθεστάτη πρόφασις vorkommen; da diese ἀφανεστάτη λόγῳ war, ist dies für H. zu Recht ein Beweis dafür, dass diese Reden im Einklang mit dem Redensatz (1,22,1) nicht reale, sondern fiktionale, für den Leser bestimmte Reden sind. Die Einbettung der Reden in den geistesgeschichtlichen Kontext am Ende ist sehr skizzenhaft und bringt keine neuen Erkenntnisse.

Leider klammert H. die erste Redenantilogie im Werk, die Reden der Kerkyraier und der Korinther (1,32–43), aus. Bereits dort gibt es Hinweise auf die Anlässe und die ἀληθεστάτη πρόφασις (z.B. 1,33,3). H. hat fast alle einschlägigen Werke der Sekundärliteratur berücksichtigt. (Es fehlt aber das wichtige Werk von P. Huart: *Le vocabulaire de l'analyse psychologique dans l'œuvre de Thucydide,* Études et Commentaires 69 (Paris 1968)). Ein Stellenindex am Ende hätte das Auffinden der vielen zitierten Passagen erleichtert. Diese wenigen Kritikpunkte sollen aber keineswegs den Wert dieses Buchs schmälern, das sich dank seinem reichen und ausführlichen Kommentar sicherlich als Standardwerk für die Interpretation dieser Reden etablieren wird. Carlo Scardino

Hippokrates: Über die Natur des Kindes (De genitura und De natura pueri). Herausgegeben, ins Deutsche und Italienische übersetzt und textkritisch kommentiert von Franco Giorgianni. Serta Graeca 23. Reichert, Wiesbaden 2006. XII, 362 S.

L'édition de Giorgianni fait suite à celle de Joly (1970). Elle est le fruit d'une étude antérieure menée sur les cinq manuscrits fondamentaux qui transmettent deux traités hippocratiques importants (le *De genitura* et le *De natura pueri*), qui a été publiée en 2002 dans les Actes du Xe colloque international (Nice 1999, tome II, 625–670). Cette édition, assortie d'une double traduction (allemande et italienne) ainsi que d'un commentaire, se révèle d'une grande utilité à la fois pour le philologue et le spécialiste tant d'histoire de la médecine que d'histoire culturelle. Chacun y trouve en effet matière à nourrir sa réflexion spécifique grâce aux textes hippocratiques eux-mêmes, mais aussi grâce à une introduction ample. Cette introduction répond non seulement aux diverses questions habituelles à une édition critique (unité et titre, auteur(s), contenu et élaboration de l'œuvre, traditions directe et indirecte, formes dialectales, réception du texte dans l'Antiquité et au Moyen Âge), mais aussi aux interrogations que suscitent le processus de la génération et la manière dont les Anciens l'avaient conceptualisé (physiologie des fluides, physiologie humorale, embryologie, modes d'élaboration du savoir basé sur l'expérience et l'analogie, nature de la semence). Le lecteur se retrouve ainsi partie prenante dans l'élaboration d'une anthropologie du corps en devenir qu'un dialogue élargi entre les diverses disciplines des sciences de l'Antiquité ne peut que contribuer à enrichir. Divers indices (*grammaticus et verborum,* Sach- und Namenregister, Stellenregister) viennent compléter le volume tout comme une bibliographie qui aurait sans doute pu être allégée de divers titres généraux. Brigitte Maire

Roberto Pretagostini: **Ricerche sulla poesia alessandrina II. Forme allusive e contenuti nuovi.** Quaderni dei Seminari Romani di Cultura Greca 11. Quasar, Rom 2007. 234 S.

In den vergangenen Jahrzehnten hat sich hellenistische Dichtung sowohl als eigenständiges Forschungsgebiet wie auch als unerlässlicher Teil des akademischen Curriculums etabliert, und Roberto Pretagostini (P.) hat mit seinen wissenschaftlichen Leistungen auf dem Gebiet Entscheidendes dazu beigetragen. Der vorliegende Band führt die Tradition weiter, die 1984 von diesem richtungweisenden Interpreten hellenistischer Dichtung mit seinen ersten *Ricerche sulla poesia alessandrina* begründet worden ist.

Das Buch besteht aus insgesamt 20 Aufsätzen, die im Laufe der Jahre in renommierten Zeitschriften oder Sammelbänden publiziert worden sind, und ist dem 2006 frühzeitig verstorbenen Forscher als Hommage zugedacht. Seine Kollegin M.G. Bonanno, Mitherausgeberin der Reihe, in der das Buch erschienen ist, schreibt eine eulogische *premessa,* in der sie kurz auf ihre Freundschaft mit dem Autor und dann ausführlicher auf die Qualitäten des vorliegenden Bandes eingeht. Dieser lässt sich thematisch in fünf Aufsatzgruppen unterteilen, die etwas ungleichmässig verteilt sind: Die erste (1–40) umfasst drei Beiträge zu Kallimachos, die einerseits sein Verhältnis zu Homer, Hesiod und sonstigen epischen Quellen zu definieren suchen und andererseits auf motivik- und klassifikationsbezogene Fragen eingehen. Die zweite Gruppe (41–111) widmet sich mit insgesamt sieben Beiträgen Theokrit (einem wissenschaftlichen Schwerpunkt des Autors) und bietet paradigmatische Lektüren zahlreicher *Eidyllien.* Eine kurze dritte Gruppe (113–24) wirft die mittlerweile topisch gewordene Frage nach der Positionierung hellenistischer Dichter zwischen Dichtung und philologischer Tätigkeit auf und rundet zugleich die Sektion ab, in deren Vordergrund Kallimachos und Theokrit stehen. In der vierten Gruppe verschiebt sich der Fokus von diesen zwei kanonischen Dichtern auf Sotades von Maroneia, für den P. bereits in *Ricerche I* Interesse bekundete, der aber in der bisherigen Forschung wenig Beachtung gefunden hat. Ihm sind zwei Aufsätze gewidmet, die einen Einblick in die stark kritisierende Haltung des Dichters gegenüber den Ptolemäern gewähren. Die ziemlich umfangreiche fünfte Gruppe (149–202), in deren Mittelpunkt die *Anthologia Palatina* steht, berührt Epigramme verschiedener Autoren (Asklepiades, Dioskorides, Hedylos, Kallimachos, Meleager, Poseidippos u.a.) und untersucht motivische Konstellationen wie auch poetische Metaphern und Allegorien. Der abschliessende Beitrag konzentriert sich auf wissenschaftsgeschichtlicher Basis auf den herausragenden Erforscher des Hellenismus Gregorio Serrao, der sich intensiv mit Theokrit beschäftigte (vgl. sein Buch *Problemi di poesia alessandrina I: Studi su Teocrito* (Rom 1971), das P.s unmittelbare wissenschaftliche Verwandtschaft mit Serrao aufzeigt).

Mit seinem Buch erweitert P. das Spektrum an Texten und Gattungen, das in *Ricerche I* behandelt wurde, und bietet aufschlussreiche Einblicke in ausgewählte Texte, die zu einem besseren Verständnis zentraler wie auch marginaler hellenistischer Autoren und deren nicht immer leicht zugänglichen Schreibweise beitragen. P. gründet dabei seine Methode auf die Analyse der Anspielungstechnik (mit besonderer Berücksichtigung der archaischen Tradition), auf die Einbettung der Dichtung in ihren soziopolitischen Kontext und auf *close readings* – kurz, auf bewährte Interpretationsschemen hellenistischer Dichtung; im Einzelnen aber bestechen seine Kommentare und Argumentationen durch ihren oft kaum zu übertreffenden Scharfsinn und zeugen von P.s beeindruckend breiter Kenntnis von Primär- und Sekundärquellen.

Im Folgenden werde ich exemplarisch auf zwei repräsentative Beispiele eingehen: Im Beitrag *Rito e letteratura negli Inni «dramatici» di Callimaco* (33–40) setzt sich P. mit der rituellen Inszenierung der drei sogenannten mimetischen Hymnen des Kallimachos *(auf Apollon, auf das Bad der Pallas, auf Demeter)* auseinander, die er auch als «dramatisch» im weiteren Sinne versteht, zumal diese je eine Handlung, und zwar eine religiöse Zeremonie, darstellen. Nach einem kurzen Überblick über die Problematik um die Zusammengehörigkeit dieser Texte unter der Rubrik «mimetisch» vertieft sich P. mit stichhaltigen Argumenten in die Einzelheiten der poetischen Darstellungen, um eine seiner Hauptthesen zu untermauern, nämlich dass diese Hymnen nicht für den rituellen Gebrauch bestimmt, sondern als rein literarische Produkte mit einem illusorischen (wenn auch wahrscheinlichen) religiösen Anstrich konzipiert waren. Darauf bedacht zu verdeutlichen, wie das Mimetische in diesen Hymnen zustande kommt und worin die Originalität des Kallimachos liegt, unterscheidet P. in den jeweiligen hymnischen Erzählungen zwei Ebenen, die miteinander in Verbindung stehen und sich gegenseitig beeinflussen: die Ebene der «(fiktiven) Aktualität», wie P. sie nennt, die sich an der Inszenierung einer rituellen Zeremonie erkennen lässt, und die Ebene des religiösen Mythos; beim Zusammentreffen dieser beiden Ebenen entstehen Abstufungen und punktuelle Ausdifferenzierungen, die sich als Zeugnisse hohen schöpferischen Geistes und bewusster Suche nach Variation seitens Kallimachos werten lassen.

In *La forma catalogica fra tradizione e innovazione: il catalogo dei maestri di Eracle nell'Idillio XXIV di Teocrito* (91–100) greift P. ein Gedicht wieder auf, dem er schon in *Ricerche I* (24–25) seine

Aufmerksamkeit geschenkt hatte: In der Struktur des 24. *Eidyllion* Theokrits, das sich grundsätzlich um die Schlangen-Episode aus Herakles' Kindheit und die darauffolgende Prophezeiung des Teiresias dreht, erkennt er eine Mischung aus narrativen Strategien des Epyllions und *performance*-bedingten hymnischen Zügen. Der Katalog der Lehrer (Linos, Eurytos, Eumolpos, Harpalykos, Kastor), die bei der Ausbildung des jungen Herakles mitwirkten, beruft sich eindeutig auf die Gattung des Epos und nimmt daher «eine besondere stilistisch-rhetorische Bedeutung» ein (95), zumal er den dorischen Heros wieder in seinem ursprünglichen Gattungskontext ansiedelt; hierbei scheint auch eine Inversion des Motivs vorzuliegen, wonach nicht die Schüler eines berühmten Lehrers aufgezählt werden. Dass der theokritische Lehrerkatalog von Disziplinen wie Schulbildung und Anführerqualitäten umrahmt wird, die mit dem episch-mythischen Ideal der *Paideia* unvereinbar sind, ist laut P. auf den Einfluss des ptolemäischen Bildungssystems zurückzuführen. Ferner nimmt er enkomiastische Züge an, indem er im vielseitig unterrichteten Herakles, auf den das makedonische Königshaus seine Abstammung zurückführte, den Fürsten Ptolemaios II. Philadelphos erkennt. Schliesslich gliedert P. Theokrits Katalog in eine Tradition von Prosawerken ein, die sich mit der Ausbildung von Herrschern wie Alexander d. Gr. und Attalos I. befassen. In diesem Zusammenhang bekräftigt auch der hymnische Abschluss des Gedichts die Annahme, dass der Katalog als eine weitere Instanz von Hofdichtung im Werk Theokrits zu deuten ist.

Zusammenfassend liegt der Wert des Buches vorwiegend in der exemplarischen Präsentation und Kommentierung von Textstellen wie auch in der Erörterung anspruchsvoller Fragestellungen in äusserst fundierter Form. Bei allen inhaltlichen Vorzügen mutet der Band jedoch formal etwas unüberschaubar an, zumal ein (homogenes) Kriterium für die Auswahl der Beiträge nicht angegeben wird. Indes verdienen die Sorgfalt und Solidität, mit der die Herausgeber, E. Dettori und L. Sbardella, die Entstehung dieses Bandes betreut haben, grosses Lob. Marios Skempis

Plutarch: ***Dialog über die Liebe (Amatorius).*** Eingeleitet, übersetzt und mit interpretierenden Essays versehen von Herwig Görgemanns, Barbara Feichtinger, Fritz Graf, Werner Jeanrond und Jan Opsomer. SAPERE Bd. 10. Mohr Siebeck, Tübingen 2006. X, 322 S.

SAPERE bildet ein Akronym *(Scripta Antiquitatis Posterioris ad Ethicam Religionemque pertinentia)* und spielt zugleich mit den beiden Bedeutungen des lateinischen Verbs, ‹wissen› und ‹schmecken›. Die Herausgeber wollen «wichtige Quellentexte für den Diskurs in verschiedenen Disziplinen (Theologie und Religionswissenschaft, Philologie, Philosophie, Geschichte, Archäologie usw.) aufbereiten, andererseits aber Leserinnen und Leser auch ‹auf den Geschmack› der behandelten Texte bringen». Jeder Band enthält eine Einleitung, den Text im Original mit Übersetzung, Anmerkungen und interpretierenden Essays. Die Reihe verzichtet bewusst auf eine eigene Neuedition; der griechische oder lateinische Text will als Lesetext dienen, und so fehlen sowohl ein kritischer Apparat als auch spitze und eckige Klammern im Text. Abweichungen von der Standardausgabe werden zwar eigens verzeichnet, in den Anmerkungen bisweilen begründet, doch für eine philologische Arbeit am Text eignet sich SAPERE nicht. SAPERE bietet auch keinen eigentlichen Kommentar; teilweise übernehmen diese Aufgabe die Anmerkungen sowie die interpretierenden Essays. Dafür bietet die Reihe einen guten Zugang zu Texten der Kaiserzeit, die bis anhin aufgrund des Alters der Textausgaben und der Übersetzungen oder wegen fehlender Übersetzungen und Kommentare schlecht zugänglich waren. Dass die Bände auf Deutsch erscheinen, ist für deutschsprachige Forschende ein besonderes Plus.

Für Einleitung, Text, Übersetzung und Anmerkungen des vorliegenden Bandes zeichnet Herwig Görgemanns verantwortlich. Er stellt den Text in die Tradition der Literatur *Peri Erotos* und *Peri gamou,* wie sie in den hellenistischen Philosophenschulen gepflegt wurden; seine Bemerkungen zur Dialogform, die Charakterisierung der Dialogteilnehmer, Gliederung und Aufbau des Textes sind hilfreich, die Anmerkungen sachkundig.

Fritz Graf führt in den religionsgeschichtlichen Hintergrund des Eros-Festes in Thespiai ein. Im Rahmen der Diskussion dieses Festes bei Pausanias, der das hohe Alter dieses Kultes mit dem Vorhandensein von amorphen Steingötterbildern begründet, diskutiert Graf den Begriff des Anikonismus und die Vorstellung eines Aufstiegs von amorphen Kultbildern zu sorgfältig ausgestalteten anthropomorphen Statuen kritisch und bringt eine überzeugende alternative Sicht. Ob Klemens aus

Alexandreia wirklich ein halbes Jahrhundert vor Pausanias geschrieben hat (204), scheint allerdings fraglich.

Der Kölner Philosophiehistoriker Jan Opsomer entwickelt aus der Polysemie des Erosbegriffes eine Interpretation des Dialogs als eine Diskussion verschiedener Bedeutungen von «Eros». Er skizziert die Moralpsychologie, wie sie sich aus Plutarchs Werk erschliessen lässt im Verhältnis zum Vorbild Platon und zur Rolle des Eros als zur Erkenntnis der Ideen drängenden Kraft. Gestützt auf eine Interpretation einer schwierigen Stelle aus *De procreatione animae e Timaeo* weist er nach, dass in Plutarchs Sicht Weltseele und Menschenseele eine strukturelle Ähnlichkeit hätten; diese strukturelle Ähnlichkeit befähige die Menschenseele erst zur Erkenntnis der Ideen; denn es sei dieser Anteil des Göttlichen in der menschlichen Seele, an den Eros gleichsam andocken und die geeignete Seele vom Irdischen weg zum Geistigen führen könne.

Die Thematik von Homoerotik, Päderastie, Frauenliebe, Rollenverhalten und -verständnis behandelt Barbara Feichtinger; sie skizziert Grundlagen, Formen und Wandel antiker Homoerotik von der Archaik bis in die Kaiserzeit (fast tausend Jahre), den mentalitätsgeschichtlichen und sozialen Hintergrund der Kontroverse Knabenliebe–Frauenliebe, wie sie im Dialog angelegt ist, sowie eine überzeugende Interpretation von Plutarchs argumentativer Strategie: Plutarch deute den von den Vertretern der Knabenliebe gemachten Bezug von Philia und Arete um und übertrage ihn auf die Beziehung Mann–Frau. Die Beziehung von Mann und Frau erhalte so eine neue Dignität, zugleich werde Eros im ehelichen Schlafzimmer gleichsam gebändigt. Plutarchs Deutung des ehelichen Eros füge sich, so Feichtingers Fazit, gut in die allgemeine Sittenpolitik der restaurativen Strömung der Kaiserzeit ein.

Schwieriger ist der Ansatz des letzten Beitrages von Werner Jeanrond, Gemeinsamkeiten von christlichen und paganen Liebesdiskursen aufzuzeigen. Der Beitrag deckt vor allem die Unvereinbarkeit der Diskurse auf. Die einzige «Gemeinsamkeit» besteht darin, dass sowohl Plutarchs Text als auch die Evangelien und Paulusbriefe in einer gewissen zeitlichen und örtlichen Nähe entstanden sind.

Dem Lektorat sind leider zahlreiche Fehler, einige falsche Querverweise und unschöne Formulierungen entgangen (z.B. ‹Wohlhabenheit› statt ‹Wohlstand›). Trotz dieses Schönheitsflecks ist das Buch ein gutes Arbeitsinstrument für Studierende und Forschende. Beatrice Wyss

Bruce Karl Braswell/Margarethe Billerbeck (eds): **The Grammarian Epaphroditus. Testimonia and Fragments.** Sapheneia 13. Peter Lang, Bern 2008. 454 S.

Epaphroditus, a Boeotian educated in Alexandria, was a well-known grammarian in Rome in the mid first century A.D., with a large library and several publications. But, as with many similar figures, time has not been kind to him: only 69 brief fragments have survived, and this volume is the first satisfactory collection of them (its only predecessor being a dissertation of 1866).

After considering the sparse sources for his life, the editors discuss the assignation of the fragments to his known works (on etymology and commentaries on Homer, Hesiod and Callimachus) and in some detail the sources of the fragments, and conclude the introduction with consideration of his scholarship: thoroughly familiar with Greek literature and the exegesis of it, used by later writers, and though not very helpful to modern readers, still of considerable historical interest.

The main part follows: the texts, translations, notes and commentary on the fragments. The texts have a generous amount of context from the quoting author, with the words relating to Epaphroditus easily distinguished by bold type; details of the sources and similar passages follow, and a full apparatus criticus (in Latin). An English translation of both context and fragment comes next, in which the elliptical Greek of grammarians and scholia is suitably expanded. Notes on textual and interpretative matters and commentary dealing with the more general understanding of the fragment (both in English) conclude the treatment of each fragment.

The volume ends with a very full bibliography and indexes.

Reviewers are sometimes expected to point out errors to prove that they have read the work in question. This is difficult here, but I have found one: in fr. 31 νῦν δέ must mean 'in the present passage' (as very commonly in scholia), not 'in fact'.

The editors express the wish that the rather recondite material should be accessible to non-specialists, and they have gone to considerable lengths to achieve this laudable aim by providing the translations and giving explanations of most technical matters. Epaphroditus has had a long wait for a suitable memorial, but this fine edition provides it. I.C. Cunningham

Steven D. Smith: **Greek Identity and the Athenian Past in Chariton: The Romance of Empire.** Ancient Narrative Supplementum 9. Barkhuis & Groningen University Library, Groningen 2007. X, 282 S.

Vieles ist in den letzten drei Jahrzehnten über Charitons *Kallirrhoe* geschrieben worden. Davon zeugt auch die imposante Bibliographie dieser neuen Studie von Smith (249–264), die sich zum Ziel setzt «to define what *else* [than just a love story] this novel is» (1). Dabei steht die athenische Vergangenheit, die von Chariton mehrmals evoziert wird, im Vordergrund der Betrachtung, wie auch der Frage um Freiheit und Tyrannei, die den Roman durchzieht, im Detail nachgegangen wird. Meist wird dabei die aktuelle Forschungslage kritisch beleuchtet und mit neuen Beobachtungen ergänzt. Diese sind z.T. äusserst subtil, zu subtil vielleicht. Zweifellos ist es richtig, dass sich Chariton mit Thukydides auseinandersetzt (155–163) oder dass ihm Alkibiades als Vorbild für Chaireas diente (Kap. 7, 199–244). Auch die Anlehnung an den isokrateischen *Panegyrikos* (140–145) und die Präsenz von Xenophons *Kyropädie* (S. 163–176) sind unumstritten. Dennoch wird man das Gefühl nicht los, dass zu weitreichende Schlussfolgerungen gezogen werden (vgl. 176: «[Chariton] therefore locates part of his originality as a literary artist in his revision of the Athenian literary past»; 218: «The template for Chaereas and his men here is of course the Homeric Diomedes, but considering Chaereas' similarity to Alcibiades, marked by the narrator at the beginning of the novel, the lion simile accommodates also a connotation of Chaereas' Alcibiadean *persona*»). Gerade in dieser immer wieder bemühten Intentionalität vonseiten Charitons und der unglaublich scharfen Beobachtungs- und Kombinationsgabe des antiken Lesers, die explizit vorausgesetzt wird, liegen m.E. die Schwachpunkte des Buches. Die Lektüre lohnt sich dennoch, sei es auch in erster Linie für die Fülle der Informationen und all der möglichen Bezüge. Orlando Poltera

Eusebios: ***Über das Leben des glückseligen Kaisers Konstantin.*** Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Paul Dräger. Bibliotheca classicorum 1. Utopica, Oberhaid 2007. 411 S.

«Die Notwendigkeit einer deutschen Übersetzung seit fast einem Jahrhundert braucht man wohl nicht zu betonen», stellt Dräger (D.) in der Einführung zu seiner Übersetzung der eusebischen Constantinsvita fest (395). Ist sie nun wirklich so viel besser als jene von Pfättisch a.d.J. 1913 (die gewiss nicht so schlecht ist, dass just mit ihrem Erscheinen die Notwendigkeit einer Neuübertragung entstand)? Nun, D.s Version ist auf jeden Fall sperriger und schwerer verständlich – dies können aber auch Eigenheiten des Originals sein, und D. ist ja bestrebt, möglichst nahe am Originaltext zu bleiben. Das Resultat dieses Vorgehens kann jedoch schwerlich überzeugen. Zu oft folgt D. der Oberflächenstruktur des Griechischen auch auf Kosten der deutschen Syntax, Semantik und Stilistik, folgt dem Einzelwort und nicht dem Sinn des Satzes.

Die Einführung besteht aus eher kurzen, aber instruktiven Abschnitten zu Eusebius und der Vita. Problematisch scheint mir aber D.s programmatische Aussage «Die Einführung ist nicht als Forschungsbericht zu einer ‹Konstantin-Frage› oder gar imaginären ‹Konstantinischen Wende› gedacht, sondern propagiert vorwiegend meine neue Sicht der Dinge – und die des Eusebios.» Es stimmt nachdenklich, dass D. die vieldiskutierte constantinische Wende ohne Begründung als imaginär abtun zu können glaubt.

Um auf die Übersetzung zurückzukommen, so ist es z.B. gewiss nicht nötig, μόνος τῶν πώποτε τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς καθηγησαμένων (I 3,4; 47) wörtlich mit «als einziger von denen, die jemals die Herrschaft der Römer angeführt haben» wiederzugeben (statt etwa «die jemals an der Spitze des römischen Reiches gestanden sind») – die Subtilität, mit der Eusebs Stil so nachgeahmt werden soll, führt praktisch zum selben Ergebnis, wie wenn ein mittelmässig verzweifelter Gymnasiast mit Wörterbuch übersetzt hätte.

Auch der durchaus sinnvolle Wille zur Konsequenz, ein und dasselbe griechische Wort möglichst durch immer das gleiche deutsche Wort wiederzugeben, lässt D. zu weit gehen. Und die Übernahme syntaktischer Oberflächenstrukturen kann den stilistischen Eindruck verfälschen, den Eusebius'

Originaltext macht. Was fürs Griechische völlig normale Syntax sein mag, wirkt im Deutschen oft unidiomatisch oder gar falsch und verleiht dem Text eine Auffälligkeit, die im Original schlicht nicht vorhanden ist. Unnötig auffällig sind auch Fälle wie I 11,1 «zum Nutzen des Staates der Beherrschten» (53) oder IV 1,1 «gewährte allen, die in den einzelnen Völkern wohnten» (243). Besonders unglücklich ist m.E. auch die konsequente Wiedergabe des doch recht zentralen τρόπαιον mit «Wendemal» (womit sonst auf Deutsch die *metae* im Circus bezeichnet werden), wo die (diachrone) Etymologie (< τρέπω) der synchronen Semantik des Wortes vorgezogen wird.

Gewiss, ein so negatives Urteil lässt sich so knapp nicht anständig begründen. Ein, zwei Mal greift jeder Übersetzer daneben. Ich verweise daher auf die *Theologische Zeitschrift,* wo ich in Kürze meine Meinung ausführlicher werde darlegen können.

Auch beim Übersetzen gilt Ciceros *Cui bono?* Für wen ist eine Übersetzung gedacht? Fachleute werden lieber in den Originaltext schauen, einem breiteren Publikum wiederum wird vielerorts das Fachwissen fehlen, um diese Übersetzung zu verstehen, die nicht zum Nutzen des Staates der Griechischbeherrschenden gereicht und die auch nicht als Wendemal taugt. Eher schon als Monument – will sagen Mahnmal.

Samuel Zinsli

Synésios de Cyrène: Tome VI. Opuscules III. Texte établi par Jacques Lamoureux, traduit et commenté par Noël Aujoulat. Belles Lettres, Paris 2008. 358 S.

Mit dem dritten Band der *Opuscules* liegt die erste moderne französischsprachige Ausgabe der Werke des Synesios von Kyrene – nach der Ausgabe von H. Druon (Paris 1878) – nun vollständig vor. Sie stellt nach der italienischen Gesamtausgabe (Garzya, Turin 1989) eine weitere wichtige Grundlage für die Synesios-Forschung dar. Da das «Phänomen» Synesios über die philologische und historische Forschung hinaus für aktuelle Fragehorizonte (wie Religionswissenschaft, Kulturwissenschaft, *Gender Studies*) mehr und mehr an Bedeutung gewinnt, sind präzise Übersetzungen und Erläuterungen besonders gefragt.

Der von J. Lamoureux (L.) (Text) und N. Aujoulat (A.) (Übersetzung und Kommentierungen) besorgte Band umfasst *De providentia (Ägyptische Erzählungen), An Panionios (Über das Geschenk),* die zwei *Homelien* sowie die beiden *Katastaseis.* L. hat den Text neu herausgegeben, den Handschriftenbefund hat er gegenüber der Ausgabe von Terzaghi (1944) erweitert und anders als dieser insbesondere für die *Katastaseis* und *Homelien* Handschriftengruppen identifiziert (dazu im einzelnen *Opuscules I* (Paris 2004) LXXI). Freilich betont L., dass die Textgeschichte insgesamt erst geschrieben werden muss. Er verzichtet füglich auf ein *Stemma codicum.*

Den Usancen der CUF entsprechend ist jede Schrift mit einer Einleitung und mit Anmerkungen versehen, die sich vor allem auf Datierung, Prosopographisches und *loci similes* erstrecken. In der Einleitung *(notice)* rekapituliert A. den Stand der Forschung, wobei eine systematische Übersicht nicht beabsichtigt ist. Dass C. Lacombrade (seit 1951) die französischsprachige Synesios-Forschung lange dominiert hatte, spiegelt sich in der Gewichtung der Forschungsstimmen noch immer wider. Die neueste Literatur und aktuelle Forschungspositionen werden hingegen nicht konsequent berücksichtigt und nicht immer stimmig in die Argumentation eingebunden (so z.B. 172, Anm. 46 zu T. Schmitt und Al. Cameron). A., einem hervorragenden Kenner des Neuplatonismus, verdanken sich die präzise Übersetzung der anspruchsvollen griechischen Texte sowie überaus instruktive Erläuterungen, die allesamt nützlich sind und vor allem den neuplatonischen Hintergrund der Schriften gut erhellen.

Henriette Harich-Schwarzbauer

Filippomaria Pontani: **Scholia Graeca in Odysseam I: Scholia ad libros α–β.** Pleiadi 6.1. Edizioni di storia e letteratura, Rom 2007. XL, 382 S.

Mit dem vorliegenden ersten Band einer angekündigten Gesamtedition der *Odyssee*-Scholien geht ein Desiderat in Erfüllung, welches sich nach H. Erbses monumentaler Ausgabe der Scholien zur *Ilias* als noch dringlicher erweist. Gewiss, im Vergleich mit jenen fallen die antike Exegese und byzantinische Gelehrsamkeit zur *Odyssee* an Dichte bescheidener aus und geht ihr das Prestige eines «Viermänner-Kommentars» ab; für das philologische Verständnis des «Märchenepos» hingegen und darüber hinaus für das Studium der griechischen Grammatiker, der Glossographie und Lexikogra-

phen sind sie unentbehrlich. Umso mehr gebührt dem begabten Herausgeber Anerkennung dafür, dass er im Gegensatz zur Vorgängeredition (W. Dindorf [1855]) das Scholiencorpus textlich breiter fasst und mit einem ausführlichen Testimonienapparat begleitet. Dadurch erweitert die neue Ausgabe nicht bloss die Kenntnis des überlieferten exegetischen Materials, sondern trägt auch den gewachsenen Bedürfnissen Rechnung, welche sich in der Erforschung unserer Disziplin und ihrer Geschichte eingestellt haben.

Über die Überlieferung der *Odyssee*-Scholien und deren Textgeschichte unterrichtet eine in leserfreundlichem, elegantem Latein verfasste Einleitung, welche die Hauptergebnisse der umfangreichen Voruntersuchung, *Sguardi su Ulisse. La tradizione esegetica greca all'Odissea* (Rom 2005) knapp zusammenfasst. Die Konstitution des Textes basiert auf der Untersuchung von nahezu hundert handschriftlichen Zeugen, davon rund einem Drittel Papyri. Grosse Bedeutung kommt erwartungsgemäss den mythographischen Scholien zu (V = D-Scholien für die *Ilias*), deren Archetypus (V^o) aus dem ausgehenden 10. Jh. stammt. Die Überlieferung der exegetischen Scholien, deren ältestes Erklärungsgut bis auf die alexandrinische Schule zurückreicht, ist im Vergleich zu den *Ilias*-Scholien dürftiger und nur in *recentiores* (13./14. Jh.) süditalienischer und konstantinopolitanischer Herkunft fassbar. Diese primäre Scholienmasse hat P. mit zahlreichen, spezifische Stellen der *Odyssee* kommentierenden Auszügen aus eigenständig überlieferter Literatur angereichert, deren Autorenkanon von der Antike (z.B. Strabon, Plutarch, Porphyrios) bis hoch in die byzantinische Zeit (z.B. Tzetzes, Eustathios) reicht. Im entsprechenden Testimonien- (bzw. Similien-)Apparat figurieren erwartungsgemäss häufig die lexikographischen Werke (z.B. Apollonios Sophista, Hesych, Suda) und die *Etymologika* (bes. Et. Gudianum). In der Tat liest sich dieser reichbestückte und für den interessierten Benutzer kritisch und gezielt aufbereitete Apparat wie ein erster Kommentar zum Scholiencorpus des Haupttextes. Dass er die weitere Editionsarbeit an den *Ethnika* des Stephanos von Byzanz erleichtern wird, sei von der Unterzeichneten dankbar anerkannt. Dem hochwillkommenen, wissenschaftlich überzeugenden wie auch buchtechnisch gewinnenden Grossunternehmen wünscht man erfolgreiche Fortsetzung und rasche Vollendung.

Margarethe Billerbeck

Paola Angeli Bernardini: **L'Epos minore, le tradizioni locali e la poesia arcaica.** Atti dell'incontro di studio Urbino, 7 giugno 2005. Biblioteca di Quaderni Urbinati di cultura classica 9. Fabrizio Serra, Pisa/Rom 2007. 155 S., 1 Abb.

Der vorliegende Band vereint kurze Aufsätze, hervorgegangen aus den Vorträgen am Studientag über Motive in der (allgemeinen) epischen Dichtung und deren spätere Bearbeitungen in der archaischen Zeit. Die Beiträge der (ausschliesslich) italienischen Gelehrten sind nach vier Hauptgesichtspunkten aufgeteilt: I. Mythische Traditionen und regionale Varianten; II. Mythische Traditionen und Auftraggeber; III. Epische Sagen und deren elegisch-lyrische Verarbeitung; IV. Themen des epischen Zyklus in Dichtung und Kunst. Gerade im ersten Teil (Beiträge von O. Olivieri, L. Bastianelli, M. Dorati) wird anhand bestimmter mythischer Figuren und ihrer Vernetzungen die Quellenlage detailliert analysiert und der Versuch unternommen, die einzelnen Stränge zu einem Gesamtbild zu vereinen. Die erreichten Resultate sind in zweifacher Hinsicht lehrreich: 1. Es bleibt meist bei Indizienbeweisen, da die Überlieferungslage äusserst komplex ist: Die vorgelegten Schlussfolgerungen können also nicht unbesehen übernommen werden. 2. Die vorgelegten Materialsammlungen sind äusserst nützlich. Sie sind nicht nur vollständig (soweit man das überblicken kann), sondern eignen sich auch für den konkreten Unterricht: Man kann daran schön den kritischen Geist der Studenten schulen und die Wichtigkeit der interdisziplinären Arbeitsweise aufzeigen. Teil II besteht aus einem einzigen Aufsatz, in dem P. Dolcetti die Möglichkeit untersucht, ob die *gens* der Philaïden die Figuren von Polydora und Menesthios nicht vielleicht zur politischen Propaganda eingesetzt hat. Die aufgezeigten Verbindungen zwischen dem homerischen Epos, Athen und Salamis sind ingeniös, vermögen aber nicht darüber hinwegzutäuschen, dass wir uns im Bereich von Mutmassungen bewegen. In Teil III (A. Aloni, E. Cingano, P.A. Bernardini) werden insbesondere die Rolle des Telephos für Argos (neuer Archilochospapyrus), jene des Theseus und der Theseïden und deren Absenz im Krieg gegen Troja sowie der Danaïden und der Entwicklung ihres Mythos bis auf Pindar beleuchtet. Eine Einladung zur Vermeidung von vorschnellen Schlussfolgerungen sind schliesslich die letzten beiden Beiträge (Teil

IV). S. Brunori zeigt auf, dass ein Vasenbild mit mythischer Darstellung nicht notwendigerweise die Umsetzung eines literarischen Vorbildes sein muss, sondern darüber hinaus als allgemeines Beispiel für ethisches Verhalten dienen kann. Zudem ist es auch möglich, dass die Szene eine Art Comic ist, wo mehrere Erzählschichten übereinandergelegt werden. Desgleichen ist das Zusammenführen von Dichterpersönlichkeiten durch spätantike Schriftsteller selbst dann nicht unbedingt als Ausdruck direkter Abhängigkeit zu verstehen, wenn Spuren davon beim Dichter selbst zu finden sind, wie L. Bravi am Beispiel von Stesichoros und Simonides erläutert. Eine reiche Bibliographie sowie ein Namens- und Stellenindex machen das Buch, das graphisch gelungen ist, zu einer Fundgrube für eine weiterführende Beschäftigung mit dem komplexen Themenbereich der Mythenvarianten und ihrer Funktion.

Orlando Poltera

J.R. Morgan/Meriel Jones (eds): **Philosophical Presences in the Ancient Novel.** Ancient Narrative Supplementum 10. Barkhuis Publishing & Groningen University Library, Groningen 2007. XII, 282 S.

Dieser Sammelband stellt die überarbeiteten Beiträge eines Panels zum Thema *Philosophical Presences in the Greek & Roman Novels* dar, welches von J.R. Morgan (M.) und Meriel Jones (J.) während der *Fourth Celtic Conference in Classics* an der University of Wales, Lampeter, im Jahr 2006 durchgeführt wurde. Fast alle Beitragenden sind Mitglieder des *KYKNOS Research Centre for Ancient Narrative Literature* (Universitäten Swansea, Lampeter und Exeter). Der vorliegende Band ist die erste Publikation ihrer gemeinsamen Forschungsresultate. Ein zweiter mit dem provisorischen Titel *Where the Truth Lies: Lies and Metafiction in Ancient Narrative* soll voraussichtlich in diesem Jahr in derselben Reihe folgen.

Das Buch besteht aus einer kurzen Einführung (VII–XI), elf Beiträgen (1–269) und deren Abstracts (271–277) sowie einem Index (279–282). Zu Recht weisen die Herausgeber M. und J. in der Einleitung (VII–XI) darauf hin, dass philosophische Echos und Allusionen im antiken Roman zwar weitläufig anerkannt sind, bisher aber zu wenig (und zu wenig gesamtheitlich) erforscht wurden. Ihr Anspruch ist es, einen ersten Schritt in diese Richtung zu gehen. Während die Einführung nur knapp generelle Informationen bietet, zeichnet der erste Beitrag mit Trapps Darstellung des zeitgenössischen Verständnisses von *Philosophia* (1–22) einen nützlichen Hintergrund für die folgenden Diskussionen. Die anschliessenden Beiträge bieten durchaus einen guten Einblick, auf welchen Ebenen philosophische Elemente im Roman und verwandten Texten zugegen sind bzw. aufscheinen könnten und wie sie das Textverständnis beeinflussen. Allerdings stösst der Leser auf ein wiederkehrendes methodisches Problem, das nur schwach reflektiert wird: Können keine offensichtlichen philosophischen Intertexte vorgewiesen werden, stellt sich die Frage, inwieweit in den besprochenen Passagen tatsächlich philosophisches Bildungsgut verhandelt wird oder bloss Allgemeinplätze verarbeitet sind. Neben klaren und überzeugenden Beiträgen wie Ní Mheallaigh (zum *Phaidros*-Setting in Achilleus Tatios, 231–244) oder M. (zur ambivalenten Philosophenfigur, 23–51) stehen eher vage Beispiele wie De Temmerman (zur aristotelischen und theophrastischen Charaktertypologie, 85–110; in seinem Fazit äussert sich der Verf. selber vorsichtig, 108) und Dowden (mit einer allzu generellen Fragestellung nach dem Philosophischen, 137–149). Bisweilen scheint auch der spielerische Charakter der Romangattung in den Analysen zu kurz zu kommen. Da die elf Aufsätze Einzelstudien zu unterschiedlichen Werken und Themen sind, wäre es hilfreich gewesen, wenn die Herausgeber die Resultate (einführend oder abschliessend) stärker und ausführlicher miteinander in Beziehung gesetzt hätten. Obwohl gelegentlich beiläufig erwähnt, fehlt zudem eine Diskussion der griechischen Begriffe *philosophos* und *philosophein* im Roman (auch im Index gibt es keinen Eintrag hierzu). Die herangezogenen Textstellen sind grösstenteils in Übersetzung abgedruckt (mit wichtigen Passagen im Original). Dabei wird Griechisch ohne klaren Beweggrund bald in Umschrift, bald im Original zitiert. Der Sammelband ist sorgfältig ediert, doch finden sich in Fussnoten und in Bibliographien leider mehrfach Tipp- und Formatierungsfehler. Trotz dieser kleinen Mängel ist das Buch ein wichtiger Beitrag zum Verständnis des antiken Romans, seiner soziokulturellen Einbettung sowie der Bildung von Autor und Leserschaft.

Nicola Dümmler

Ann Suter (ed.): **Lament. Studies in the Ancient Mediterranean and Beyond.** Oxford University Press, Oxford/New York 2008. X, 288 S.

Forschungen zur (Toten-)Klage sind inzwischen zu einem wichtigen Aspekt sowohl der textuellen als auch der anthropologischen Interpretationsansätze geworden. In der antiken Texttradition ist vor allem das immanente Verhältnis des Epos und der Tragödie zur Klage erkannt worden. Daher wurden wichtige Versuche unternommen, die poetische Gestaltung und Funktion der Klagedarstellungen besonders in diesen zwei Gattungen zu untersuchen, um einen Einblick in die «Poetik des Verlustes» zu gewähren, wie sie S. Murnaghan *(The Poetics of Loss in Greek Epic,* in M. Beissinger, J. Tylus, S. Wofford (eds): *Epic Traditions in the Contemporary World. The Poetics of Community* (Berkeley et al. 1999) 203–220) in Bezug auf das griechische Epos so treffend nannte. Ann Suter, der wir bereits ein an vielen Stellen einleuchtendes Essay zur Rolle der Klage in den *Troerinnen* des Euripides verdanken, fügt sich nahtlos in diese Diskussion ein: Sie legt hier einen Sammelband vor, in dem sich das Augenmerk auf die rituellen und geschlechtsspezifischen Aspekte der Klage richtet, während auch die Einordnung der Klage- und Trauerpraxis in soziale und vor allem literarische Kontexte eingehend erörtert wird.

Das Buch folgt einer chronologisch wie geographisch sinnvollen Untergliederung: In der ersten Sektion werden aus interkultureller Perspektive klageritualbezogene Themen aus dem nahöstlichen Kulturraum (Sumerer und Hethiter) besprochen. Die grössere zweite Sektion bezieht sich mit einer Reihe von unterschiedlichen Ansätzen auf die griechische Tradition: Der Bogen spannt sich von der mykenischen und archaischen Zeit, der homerischen Epik (zwei Beiträge sind der *Ilias* gewidmet) über die klassische Tragödie und Komödie bis hin zum frühen Hellenismus. In einer dritten Sektion, die ebenso wie die erste aus zwei Beiträgen besteht, werden in der römischen Literatur zu findende Klageformen mit besonderem Nachdruck auf die Verflechtung zwischen Gattung und Geschlecht untersucht.

Anschliessend möchte ich exemplarisch zwei Texte herausgreifen: Im Beitrag zu Erinnas *Spindel* sucht O. Levaniouk den Zusammenhang zwischen Klage und Hymenaios zu erforschen; und dies in einem fragmentarisch überlieferten hellenistischen Text, den sie als hochstilisierte Darstellung eines Hochzeitsliedes für die frühzeitig gestorbene Baukis, Erinnas Freundin, versteht. Levaniouks Ansatz ist ebenso fesselnd wie ertragreich, zumal sie zu einer vergleichenden Lektüre zweier unterschiedlicher lebensgeschichtlicher Übergangssituationen in der Frauenwelt einlädt und damit einer bislang eher selten eingeschlagenen Forschungsrichtung folgt. Der Beitrag schliesst eine Lücke in der Geschlechterforschung zur hellenistischen Dichtung, nämlich, dass klagende Frauen – am häufigsten Mütter – in der Literatur dieser Zeit einen prominenten Platz einnehmen und dass Form und Funktion der Klage in diesen Texten bisher kaum ausgewertet worden sind. Ferner ist A. Keiths massgeblicher Aufsatz eines näheren Blickes wert. Keith leistet einen wichtigen Beitrag nicht bloss zur Erforschung der Frauenfiguren, sondern auch zur rituellen Totenklage in Lucans *Bellum civile.* Im Mittelpunkt steht Cornelias Klage um ihren toten Gatten Pompeius, die zum einen Gattungs- und Leserrezeptionsfragen aufwirft und zum anderen vor den Hintergrund der älteren griechischen und römischen epischen Tradition gestellt wird, was die literarisierte Totenklage als mehr oder minder selbstständige Untergattung ausweist. Zugleich zieht sie aufschlussreiche Rückschlüsse auf die Funktion der Klage in historisch-gesellschaftlichem Kontext.

Eine wichtige Erkenntnis der bisherigen Forschung zur Klage, die auch der vorliegende Band mit weitgehend neuen Argumenten bestätigt, ist schliesslich, dass sich die Klage – insbesondere die weibliche – immer wieder als konstitutiv wie auch subversiv in antiken Texten und in der religiösen Praxis herausstellt. Genau auf diese Ambiguität gründet sich das rege Interesse der Forschungsgemeinschaft, die zeigt, dass noch weitere Untersuchungen zur Klage geleistet werden sollten.

Marios Skempis

Joan Booth (ed.): **Cicero on the Attack. Invective and Subversion in the Orations and Beyond.** The Classical Press of Wales, Swansea 2007. XIV, 216 S.

Strategien ciceronianischer Invektive sind der Inhalt des anzuzeigenden Bandes, der acht Beiträge, die 2001 im Rahmen der Tagung «The Language of Ciceronian Invective» an der University of Wales Swansea gehalten wurden, versammelt. Allen Beiträgen gemeinsam ist das Ringen, das Phänomen Invektive genauer zu fassen. Zentrale Texte sind *in Pisonem* und *in Vatinium;* auffallend selten wird *Philippica II* untersucht!

Nach ausführlichen Vorbemerkungen zur Etymologie der Invektive, ihren Zielen, ihrem soziohistorischen Kontext, ihrer Behandlung in der rhetorischen Theorie und ihrem Ort im römischen Redealltag kommt Jonathan Powell (P.) in seinem Beitrag «Invective and the Orator. Ciceronian Theory and Practice» (1–23) zu folgender Kurzdefinition für Invektiven im engeren Sinn: «direct attacks on the opponent's character for their own sake» (16). Ciceros invektives Verhalten in den *Verrinen* und in Verteidigungsreden wird untersucht und führt letztlich zur Frage, ob es ein eigenes Genos «Invektive» gegeben hat; P. will die Frage unbeantwortet lassen, da zu wenig einschlägige Texte erhalten sind.

Nicht nur in den Invektiven im engeren Sinn untersucht Robin Seager in seinem Beitrag «Ciceronian Invective. Themes and Variations» (25–46) drei gängige Stretegien: (1) Das Verhalten des Gegners ist beispiellos. (2) In seinem Verhalten zeigt sich seine einzigartige Schlechtigkeit. (3) Der Vergleich mit Gestalten, die sich in vergleichbaren Situationen befanden, zeigt, wie sie es besser oder zumindest nicht so schlecht hätten machen können. Ein Ausblick auf Claudian zeigt, wie diese invektiven Strategien weitergewirkt haben.

Semantik (Verhältnis zwischen Wort und Ding) und Pragmatik (Verhältnis zwischen Sprache und ihrem aktuellen Nutzer) benutzt Javier Uría in seinem Beitrag «The Semantics and Pragmatics of Ciceronian Invective» (47–70), um jenseits einer rein sprachlichen (z.B. Schimpfworte) oder literarischen (z.B. Topoi) Ebene Strategien aufzudecken, die dazu dienen, den Gegner schlechtzumachen. Am Beispiel des Sextus Cloelius, der nunmehr 15 Mal in den Reden Ciceros vorkommt, wird via Polysemie bzw. phonetische Anspielungen seine Neigung zu Oralsex angedeutet. Solche rhetorischen Mittel (wie etwa auch Ironie oder rhetorische Fragen) erfordern die aktive Mitarbeit des Lesers bei der Sinnkonstitution.

Keith Hopwood warnt in seinem Beitrag «Smear and Spin: Ciceronian Tactics in *de lege agraria II*» (71–103), *de lege agraria II* zu leichtfertig direkt als historische Quelle zu benutzen, gibt es doch keine Parallelquellen, die zur Überprüfung herangezogen werden könnten. Behutsam liest er dann die ganze Rede erneut und betrachtet v.a. die Passagen, in denen sich Cicero aggressiv gegen Rullus und die hinter ihm stehenden Decemviri wendet.

In den fünf Reden, die Cicero unmittelbar nach seiner Rückkehr aus dem Exil gehalten hat, zählt Clodius zu Ciceros Lieblingsgegnern, wie Catherine Steel am Beginn ihres Beitrages «Name and Shame? Invective against Clodius and others in the Post-Exile Speeches» (105–128) feststellt. Der Technik, wann Cicero seinen Gegner explizit namentlich nennt und wann nicht, und der Entwicklung dieser Technik, v.a. bei Gruppen von Personen, die miteinbezogen werden sollen, widmet sie ihre weiteren Ausführungen.

Dem bedeutenden Einfluss der römischen Komödie v.a. auf die frühen Reden Ciceros geht Byron Harries in seinem Aufsatz «Acting the Part. Techniques of the Comic Stage in Cicero's Early Speeches» (129–147) nach. Ciceros Kontakte zu Schauspielern sprechen dafür, aber v.a. auch Komödienmotive in den Reden (etwa die verwickelten Familienverhältnisse in *pro Sexto Roscio Amerino*).

Ingo Gildenhard liest in seinen Ausführungen («Greek Auxiliaries. Tragedy and Philosophy in Ciceronian Invective»; 149–182) Clodius in der Rede *de responsis haruspicum* und Piso in der Rede *in Pisonem* vor dem Hintergrund der aus der griechischen Tragödie bekannten Vorstellung der (Ver-)Blendung des Frevlers und Caesar in *de officiis* vor der platonischen Vorstellung der (Nicht-)Teilhabe an der Idee des Schönen.

Gemilderte Angriffsstrategien musste Cicero anwenden, wenn der gegnerische Anwalt ein Freund war, wie beispielsweise Cato, so Rogier L. van der Wal in seinem Beitrag «'What a funny consul we have!' Cicero's Dealings with Cato Uticensis and Prominent Friends in Opposition»

(183–205). Dennoch ging es auch in diesen Fällen darum, das *ethos* des Gegners, wenn nicht völlig zu verunglimpfen, so doch als etwas lächerlich darzustellen, was den so angegriffenen Cato laut Plutarch zu der im Titel des Aufsatzes zitierten Replik veranlasste. Florian Schaffenrath

Gaius Sallustius Crispus: *De Catilinae coniuratione. Catilinas Verschwörung.* Eingeleitet, herausgegeben, übersetzt und erläutert von Dieter Flach. Franz Steiner, Stuttgart 2007. 129 S.

Das Titelblatt verspricht alle Bestandteile einer Edition. Das Programm wird indes von Flach (F.) in recht eigenwilliger Weise erfüllt. Die Einleitung bettet Sallust in (allzu) weit ausholenden Ausführungen in die Entwicklung der antiken Geschichtsschreibung ein, während über seine Person und die spezielle Problematik der spätrepublikanischen Krise im allgemeinen und der Catilinarischen Verschwörung im besonderen recht wenig zu erfahren ist. Und das teilweise noch mit problematischen Wertungen, etwa zur rechtlichen Qualität des Verfahrens gegen die Catilinarier am 5. Dezember 63 (23).

Text und Übersetzung folgen aufeinander, während ein Nebeneinander dem Leser hilfreicher wäre. Die Übersetzung bemüht sich um eine wortgetreue Wiedergabe des sallustianischen Textes. Das ist einerseits aufschlussreich, mindert aber durch sperrige Satzkonstruktionen bisweilen auch die Lesbarkeit. Das Nacheinander verdankt sich wohl der Entscheidung, die (wenigen) textkritischen Bemerkungen und den Kommentar in Form von Anmerkungen der Übersetzung beizufügen. Schwierig ist dabei nach wie vor die Frage, ob in 50,4 Tiberius Claudius Nero die Fortsetzung der Beratung mit den besseren Handschriften *praesidiis abditis* oder mit einigen jüngeren *additis* gefordert hat. Der Druck der von Cicero aufgebotenen Ritter auf den Senat spricht freilich für die ältere Variante. Die Auswahl der spärlichen Anmerkungen lässt den Leser häufig ratlos. So wird das keineswegs zentrale Problem der «Fischteichbesitzer» gleich zweimal ausführlich kommentiert (81, Anm. 13; 87, Anm. 22), während vieles andere fehlt. Auch fragt man sich, welchen Gebrauch F. von seinem ausführlichen (dabei keineswegs vollständigen) Literaturverzeichnis am Ende gemacht hat, wenn *de facto* nur die zwar durchaus verdienstvollen, inzwischen aber doch bejahrten Aufsätze von C. John von 1876 und ein weiterer von Bringmann aus dem Jahre 1972 begegnen.

Mag sein, dass F. dem Leser all das ersparen wollte, was er in den zahlreichen anderen Sallustkommentaren finden kann. Nun wird dieser es sich auch weiterhin dort suchen müssen.

Jürgen v. Ungern-Sternberg

J.D. Reed: **Virgil's Gaze. Nation and Poetry in the Aeneid.** Princeton University Press, Princeton/Oxford 2007. XII, 226 S.

This is an elegant and learned *libellus*, as is befitting for a scholar who is best known for his work on Hellenistic poetry. Reed (R.) has taken what is in many ways an old-fashioned topic, the question of national identity in the *Aeneid*, and approached it in a modern way by applying the tools of narratology, the use of focalization, the image of "the gaze" and the whole issue of "who perceives?". Riggs Alden Smith, *The Primacy of Vision in Virgil's Aeneid* (Austin 2005), appeared too late for R. to make use of it. The result is a volume which includes seven chapters, devoted in turn to Euryalus, Turnus, Dido, Andromache, the theme of ancient cities, Marcellus and Aeneas. There is a pleasant overall sense of balance: three minor characters, the poem's three main characters and the poem's central theme, city-foundation. Put together, they do not add up to an overall interpretation of the epic, but a very large number of passages and themes is covered, and few will come away from reading this book without having received a brilliant tutorial in the ways of cutting-edge Virgilian criticism and without having been provoked into thinking afresh about well known verses and long-held opinions. R. is a learned and thought-provoking critic; of course, he favours aporia, deconstruction, differentiation, slippage and problematizing over clear-cut choices, definitive identities and straightforward answers. In the end there is no fixed Roman vantage point form which to view events and characters, and there is no solidly achievable Roman identity to aspire to, admire and imitate, which will no doubt surprise and frustrate many. But in fact, R. is responsive to many of the difficult questions posed by this astounding poem and he shows conclusively that issues of national identity are central to the work as a whole. There are many fine readings along the way: 17ff. on the flower simile applied to the death of Euryalus; 82ff. on Dido's cloaks; 101ff. on Ennius' Andromache; 155ff. on the links between Marcellus

and youth, nationhood and the future in the poem; 188ff. on the water simile applied to Aeneas at the beginning of book 8. Perhaps a little more detail in terms of the historical background would have been helpful in providing some kind of contextualization of the pressing issues R. addresses (R. MacMullen's *Romanization in the Time of Augustus,* New Haven 2000, for example, is not cited), but there is no doubt that this is an attractive and timely study. R. is an enviably astute reader of Virgil.

Damien Nelis

Josef Liegle: Litterae Augustae. Augusteische Dichtungen und Texte des Princeps in deutscher Übersetzung. Hrsg. von Arnd Kerkhecker, Katharina Roettig, Martha Rohde-Liegle und Ernst A. Schmidt. Schwabe, Basel 2007. 511 S.

Josef Liegle (1893–1945), der 1913/14 in Basel studierte und auf Bitten Robert Boehringers den kleinen Georg Peter Landmann unterrichtete, lernte schon damals Stefan George kennen. In seinem Semester in Heidelberg vor Ausbruch des Ersten Weltkriegs kam er unter anderem mit Friedrich Gundolf und Norbert von Hellingrath in Kontakt. Es ist anzunehmen, dass diese Begegnungen mit George und Angehörigen des George-Kreises nicht unwichtig waren für den späteren Übersetzer Josef Liegle. Wie man aus dem informativen Vorwort von Ernst A. Schmidt erfährt, hat Liegle seit seiner Studienzeit aus dem Griechischen und Lateinischen übersetzt. Liegle, der sich vor allem mit seinen Arbeiten zur griechischen und römischen Numismatik einen Namen gemacht hat, hat zu seinen Lebzeiten keine Übersetzungen publiziert. Aus dem Nachlass Liegles werden im vorliegenden Band alle noch vorhandenen Übersetzungen publiziert. Einiges ist offenbar, wie man aus sekundären Quellen (Briefe, Tagebücher seiner Frau) erschliessen kann, verloren. Den weitaus grössten Teil des vorliegenden Bandes machen die Übersetzungen aus Vergil aus, allen voran aus der *Aeneis.* Es liegen aber auch alle zehn *Idyllen* der *Bucolica* unter dem Titel *Hirtengedichte* vor. Von Horaz werden die Übersetzungen von zehn *Oden* sowie zwei *Briefen* abgedruckt, von Properz fünf *Elegien,* von Catull ein *Carmen.* Es wäre selbstverständlich reizvoll zu untersuchen, wie Liegle mit den verschiedenen Stilen dieser Autoren in der Übersetzung umgegangen ist, das würde aber den Umfang einer Rezension übersteigen. Liegle hat auch Prosatexte übersetzt, offenbar vor allem solche, die mit Augustus zu tun haben, so «Das Selbstbildnis des Augustus» *(Res gestae divi Augusti),* Fragmente einer griechischen Augustusbiographie von Nikolaus von Damaskus, die Beschreibung Italiens und Roms durch den Geographen Strabo und einen Ausschnitt aus Flavius Josephus' *Jüdischer Geschichte.* Alle diese Prosatexte hat er sehr nahe am Original übersetzt, wie Schmidt schreibt. Was die Versübersetzungen betrifft, so legt Schmidt an zahlreichen Beispielen dar, wie Liegle die verschiedenen Probleme, die beim Übersetzen von lateinischen Versen ins Deutsche entstehen, gelöst hat, wobei ihm oft überzeugende Lösungen gelungen sind. Liegle hat seine Übersetzungen immer wieder vorgelesen, was darauf hindeutet, dass ihm der prosodische Aspekt wichtig war.

Von den Zwanzigerjahren an bis zu seinem Tod hat sich Liegle mit der *Aeneis*-Übersetzung befasst, wie Arnd Kerkhecker anhand brieflicher Äusserungen nachweisen kann. Er hat einzelne Episoden übersetzt, dann aber auch ganze Bücher, wobei bestehende Teile, wie an einigen Beispielen gezeigt wird, auch immer wieder überarbeitet wurden. Zu Beginn stand Liegle ganz in der George-Nachfolge bis hin zur Orthographie (Kleinschreibung) und Zeichengebung, wie die ersten dreihundert Verse der *Aeneis*-Übersetzung im vorliegenden Band sehr schön zeigen. Später hat er sich von diesen Äusserlichkeiten gelöst, er hat auch den für den George-Kreis typischen, zum Pathetischen neigenden Stil zurückgenommen. Offensichtlich ging es Liegle bei seinen Übersetzungen darum, die poetische Kraft der Vorlage wiederzugeben, weswegen er sie auch immer wieder überarbeitete. In der Tat ist ihm dies gut gelungen. Die Texte lesen sich sehr gut, man hat nicht den Eindruck einer Übersetzung, sondern man liest wirklich einen poetischen Text, dessen Sprache eine innere Spannung hat, wie sie Übersetzungen oft nicht haben.

Da die Herausgeber es mit Nachlassmaterial zu tun hatten, mussten sie sich entscheiden, wie sie diese nicht druckfertigen Texte publizieren wollten. Sie haben sich für einen bereinigten Lesetext entschieden, wobei jeweils links der lateinische Text steht und rechts die Übersetzung Liegles. In einigen Fällen, wo es ausführliche Varianten gibt, werden diese als Fussnote abgedruckt. Die Entscheidung, einen Lesetext zu gestalten, ist in diesem Fall richtig; auch wenn es vielleicht Übersetzungsspezialisten

interessieren könnte, wie Liegle bestimmte Stellen mehrmals überarbeitet hat, so würde ein breiteres Publikum wohl wenig mit einer diplomatischen Wiedergabe der Handschriften anfangen können. Dank dieser Aufbereitung der Texte verschafft der Band durchaus einen Lesegenuss.

Rosmarie Zeller

Quintilian: *Die Bienen des armen Mannes* (*Grössere Deklamationen*, 13). Edition, translation, introduction and commentary by Gernot Krapinger, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, Cassino 2005. 185 S.

Quintilian: *Der Gladiator* (*Grössere Deklamationen*, 9). Edition, translation, introduction and commentary by Gernot Krapinger, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, Cassino 2007. 203 S.

Gernot Krapinger (K.) presents us with the fourth and fifth issue in the series of Cassino commentaries on the Major Declamations (DM) a valuable project aiming to make the long-neglected nineteen DM – the only full Roman declamations left – finally accessible. In DM 13, *Apes pauperis,* a poor man prosecutes a rich man for damages: the latter has poisoned his bees because they allegedly damaged his flowers. The introduction (15–28) is divided in two parts, starting with "Der juristische Hintergrund". This section presents an admirably full and erudite discussion of Roman laws concerning bee-keeping and criminal damage *(lex Aquilia).* The remainder of the introduction is devoted to "Allgemeines, Aufbau und Gedankengang". After the speech's main themes have been touched upon briefly – bees and their significance in ancient literature, and the problematic relations of rich and poor in Roman declamation (with an all too short discussion of Tosato's pioneer studies, which are unfortunately difficult to access) – there follows a note on the text and its *Nachleben;* the section is concluded with an excellent survey of its structure and argumentation. The text itself is based on Håkanson's Teubner edition (1982) and retains its numbering (264–287), but contains a number of important improvements, sometimes taken from older editions (e.g. Patarol and Burman) and in many cases supplied by declamation veterans Winterbottom and Stramaglia. All deviations from Håkanson are conscientiously accounted for in the commentary. The text is faced with a German translation which is both accurate and eminently readable; attached to it (rather than to the Latin text) are the 441 notes which make up the commentary proper (67–157). They cover all necessary aspects: constitution of the text, grammar and syntax, diction and style (with a wealth of parallels from authors such as Vergil, Cicero, Livy, Seneca and Pliny, but also a large number of Roman jurists), rhetorical elements and socio-cultural and historical background. The volume is concluded with an extensive bibliography (159–182), broken down in works concerning declamation and rhetoric, other literature and sigla.

DM 9 centres around a rich young man who has been caught by pirates and sold to a *lanista.* When he is about to enter upon his first fight, his poor friend comes to his rescue, takes his place and is killed in the arena. The young man returns home and begins to support his friend's poor father financially, but since this old man is an embittered enemy of his own father, he is disinherited at once. In his speech, he protests against the disownment. The format of K.'s accompanying study is quite similar to the previous one. The introduction (13–26) first deals with the juridical matters of *abdicatio* and its Greek counterpart *apokeryxis,* which, as K. convincingly demonstrates, are not identical. A detailed discussion of the concepts is followed by its significance in declamation (as in comedy and novel) and a briefer, more general account of father–son relationships in the same. In the second section, "Zum Freundschaftsmotiv in der Rhetorik", we find not only a short account of the importance of friendship in rhetoric and popular philosophy, but also a specific trait of declamation, which often has friendships clash with other relationships of obligation, i.e. with parents. Lucian's *Toxaris* is mentioned as showing some similarity to DM 9 (it recurs in more detail in the commentary). The final section again deals with *Nachleben,* modern scholarship, the constitution of the text, parallels with DM 6 (the latter two provided with a convenient list of notes) and provides another solid overview of structure and argumentation. The text is again based on that of Håkanson (174–198 in his Teubner), the translation again outstanding; this time it comes with 447 notes (75–174) covering the same subjects, followed by a bibliography (177–200) among the same lines as the commentary on DM 13.

Both commentaries are sound studies attesting to the skill of an expert philologist. If there is anything to grizzle about, it is that on some points they leave the reader eager for more: more on the innumerable literary allusions, the multifarious *sententiae* and the exotic declamatory style in general; in DM 9 more on relations between rich and poor instead of a number of references – and perhaps something about the slight suggestion of romance between its two young men. But these wants will surely be fulfilled in the rapidly increasing number of studies on a fascinating genre to which K. in the meantime has made a substantial contribution. Bee Breij

Andrea Balbo (a. c. di): **I frammenti degli oratori romani dell'età augustea e tiberiana.** Parte seconda: Età tiberiana. Tomo I e Tomo II. Minima philologica 4. Dell'Orso, Alessandria 2007. XXVI + VIII, 590 S.

Ces deux volumes constituent la suite et la fin d'une entreprise à propos de laquelle je me suis déjà exprimée en 2006 (vol. 63, 230). On leur trouvera une nouvelle introduction, rendue nécessaire notamment (XIII–XX) par la difficulté que présente l'emploi des œuvres de Tacite. Le soupçon – bien souvent fait preuve – qui pèse sur la fiabilité de son témoignage ainsi que son art du détournement de citation nécessitaient une clarification. Les discours de création trop évidemment tacitéenne, tel celui de Cremutius Cordus (Tac. *ann.* 4,34–35), ne sont ainsi pas retenus. D'une manière générale, les restes oratoires sont plus nombreux pour cette période que pour la précédente. C'est ainsi que là où 295 pages suffisaient à préserver les débris de l'activité des 22 orateurs rescapés des 45 ans de la période augustéenne, il en faut 590 pour enregistrer ceux produits par les 56 orateurs survivants des 23 années tibériennes. Une seule véritable innovation distingue cette partie du corpus de la précédente; une tripartition inédite regroupe en une *Sezione A* (1–502) les orateurs dont il reste des fragments ou des *testimonia*, en une *Sezione B* (505–513) ceux dont les interventions sont enregistrées dans les sources conjointement à celles des orateurs de la *Sezione A* et en une *Sezione C* (517–522) tous les orateurs dont il ne reste rien à enregistrer ou dont on ne peut que soupçonner l'activité oratoire. On notera que les orateurs enregistrés sont désormais pourvus d'un numéro d'ordre et que la bibliographie a été rendue plus compacte. De tout cela, la très haute qualité tant scientifique qu'éditoriale de ce recueil trouve encore à s'augmenter. Dans ma recension du premier volume, j'avais affirmé que la collation de fragments est une œuvre de sainteté qu'il convient toujours de saluer. Saluons donc celle-ci et espérons-lui une suite. Carole Fry

Stavros Frangoulidis: **Witches, Isis and Narrative. Approaches to Magic in Apuleius' Metamorphoses.** Walter de Gruyter, Berlin/New York 2008. XIV, 255 S.

Stavros Frangoulidis (F.) untersucht in seiner Monographie *Witches, Isis and Narrative* die Bedeutung der Magie und des Göttlichen in Apuleius' *Metamorphosen*. Im ersten Kapitel wird in einem Vergleich zwischen der Epitome des griechischen Eselsromans *(Onos)* und Apuleius' *Metamorphosen* gezeigt, dass die Magie bei Apuleius grossen Raum einnimmt. In den folgenden Kapiteln 2–6 geht F. den Erfahrungen ausgewählter Figuren des Romans (Socrates, Aristomenes, Diophanes, Cerdo, Thelyphron, Psyche) mit der Magie nach und setzt sie in Bezug zu denen des Protagonisten Lucius. In Kapitel 7 und 8 wird der Bogen zwischen den ersten zehn Büchern und dem elften Buch, dem Isis-Buch, geschlagen, indem F. die Frage zu beantworten sucht, warum Lucius ausgerechnet in einen Esel verwandelt wird und in welcher Hinsicht seine Rückverwandlung am Ende des Romans in den ersten zehn Büchern vorbereitet wird. Das neunte Kapitel notiert die Parallelen zwischen den *Metamorphosen* und den griechischen Romanen; im Appendix wird gezeigt, dass das Ploiaphesia-Ritual (die Entsendung von Isis' Schiff im Frühling zur Eröffnung der Schifffahrt) als visuelle Repräsentation von Lucius' Metamorphose und seiner Initiation in ein neues Leben verstanden werden kann.

F. bekräftigt mit seinem *close-reading* etablierte Forschungspositionen wie etwa die antithetische Lesart des Romans, wonach die Göttin Isis mit ihrer wahren Magie am Ende des Buches über die verderbliche Magie der Hexen der ersten zehn Bücher siege und Lucius durch die Bekehrung zur wahren Religion zu Glück und Erfolg führe. Die Monographie ist über weite Strecken eine Nacherzählung des Originaltexts bzw. ein Referat der reichen Forschungsliteratur und kann als solches durchaus als Orientierungshilfe dienen. Nach neuen Erkenntnissen sucht man allerdings vergeblich. Judith Hindermann

Antonina Kalinina: **Der Horazkommentar des Pomponius Porphyrio. Untersuchung zu seiner Terminologie und Textgeschichte.** Palingenesia 91, Franz Steiner, Stuttgart 2007. 154 S.

Dans ce livre, qui est la version remaniée d'une *Dissertation,* A. Kalinina (K.) n'a pas pour propos premier d'éclaircir la méthode exégétique de Porphyrion, mais de perfectionner le texte de son commentaire, d'en éclairer les sources et surtout d'en chasser les interpolations. Comme l'auteur le reconnaît elle-même (28), ces problèmes peuvent d'autant moins être laissés de côté qu'ils se posent de manière particulièrement aigüe dans ce texte qui a beaucoup vécu. La méthode dépurative proposée consistera en une étude détaillée du vocabulaire exégétique, de l'écriture et, en fin de compte et malgré tout, de la pratique interprétative de Porphyrion. Quatre parties constituent l'ensemble: une étude générale du problème chronologique et générique du texte (13–28), un examen général des interpolations (29–50), que l'on trouve développé de manière plus systématique par l'étude du vocabulaire exégétique (51–114) et poursuivi à propos de l'*ars poetica* et du *carmen saeculare,* considérés comme autant de terrains d'applications privilégiés (115–132). Une liste de leçons nouvelles, quelques index et une bibliographie closent l'ensemble (33–154). Suivre l'auteur dans les méandres de raisonnements nécessairement complexes et fragmentés est un exercice d'une austérité qui réjouira ceux qui goûtent ce genre de chose. Il reste que grâce à une solide méthode appliquée avec prudence et souci de la preuve, l'auteur semble avoir bel et bien conféré au texte de Porphyrion une salubrité qu'il ne possédait pas encore. Mais l'essentiel de ce livre excède largement son *propositum.* En effet, au-delà de l'étude hautement acribique du lexique exégétique de Porphyrion, K. fournit un tableau extrêmement précis d'un vocabulaire et d'une méthode qui trouvera à se développer chez les grammairiens artigraphes ou commentateurs. De ce point de vue, cette étude doit s'envisager comme le complément de l'indispensable *Lexicon of Latin Grammatical Terminology* de S. Schad (Pise/Rome 2007). Conduisant son travail plus au ras du sol, K. montre cependant plus crûment que ne le fait S. Schad à quel point l'instabilité définitoire du vocabulaire linguistique antique troublait la rigueur de la pensée analytique. Cela seul motiverait la lecture de ce livre qui pourra tout aussi bien être parcouru comme le bilan d'une pratique exégétique contemporaine des débuts de celle des chrétiens. Centrant son étude sur les termes dénotatifs de la *figura* par déplacement sémantique du trope, K. montre sans le vouloir à quel point l'école des débuts du troisième siècle savait rendre attentif l'élève au sens médiat, dérivé, allégorique, translaté d'un ailleurs sémantique et lui fournir cette méthode exégétique qui liera plus tard Jérôme à son maître Donat.

Carole Fry

Gavin Kelly: **Ammianus Marcellinus. The Allusive Historian.** Cambridge University Press, Cambridge 2008. XII, 378 S.

Gavin Kelly (K.) analysiert in seiner exzellenten Monographie Ammians (A.) Werk ganz dezidiert literaturwissenschaftlich – auch wenn er (7) freimütig gesteht, die Antithese zwischen historischem und literarischem Zugang nicht zu mögen. K.s Buch ist sicherlich ein Schritt auf die Aufhebung dieses Unterschieds hin.

Zunächst wendet er sich den autobiographischen Passagen zu. Ausgehend von den Tacitus- und Vergil-Reminiszenzen in der Beschreibung des Schlachtfelds *Ad Salices* widmet er sich der Frage, wie viel «authentisches» Material für A.s Biographie sich aus diesen (vermeintlich?) autoptischen Passagen gewinnen lässt, und kommt zum überzeugenden Schluss, dass die Frage nach «historischer Korrektheit» offensichtlich die falsche Frage ist. (Hier wie überall erweist sich K. als überaus differenzierter, narratologisch sauberer und doch nie akademisch-langweiliger Analytiker). Stattdessen bietet K. einleuchtende Antworten darauf, warum und wann A. zu Ich-Berichten greift: Nämlich dann, wenn er der einzige mögliche Gewährsmann ist – und dies weist auf weitere Zusammenhänge hin. Auch das berühmte *ut miles quondam et Graecus* lässt sich in diesem Kontext neu verstehen als Gütesiegel für die Autorität des Historikers, der eben sowohl über Augenzeugenschaft – *miles* – als auch über hohe Bildung – *Graecus* – verfügt (102).

Ausgezeichnet ist die Analyse der Tsunami-Schilderung von 365, von welcher K. aufzeigen kann, dass sie über die Staatsschiffmetapher in ein Zeichensystem eingebunden ist, das sich über weite Teile der erhaltenen Bücher der *Res Gestae* erstreckt – der Tsunami als Metapher für den Zustand des

Imperiums nach Julians Tod, zugleich aber auch als Prolepse für Hadrianopel. Die für den Einfall der Goten in Buch 31 verwendete Flutmetaphorik krönt diese faszinierende Spurensuche.

Im zweiten Teil geht es dann um A.s Intertextualität. Zahlreich sind auch hier die vorab theoretisch fundierten, glücklichen Einzelinterpretationen, von übergeordnetem Interesse z.B. der Nachweis von A.s Fähigkeit, gleichzeitig auf mehrere Autoren/Texte zu referieren und sie produktiv zu kombinieren – ein Verfahren, das bei A.s weniger seriösem Zeitgenossen, dem anonymen Autor der HA, schon länger akzeptiert ist.

K. kommt zum abermals einleuchtenden Schluss, das A.s Werk eine intertextuelle Dichte aufweist, die man sonst eher von poetischen Autoren (Vergil, Ovid) kennt (was, wie K. selber scharfsinnig anmerkt, auch daran liegen kann, dass das Phänomen bei diesen Autoren besser erforscht ist). Bedenkenswert ist dabei m.E. K.s These, A. könnte immer noch unterschätzt sein, weil er in eine Zeit gehört, die mitentschieden hat, was als «Kanon» auf uns gekommen ist – so dass wir heute denken, er habe «nur» die Grossen gelesen, während es doch eben gerade nicht banal ist, dass er Tacitus rezipiert (und nicht nur Juvenal und Marius Maximus).

Was dieses Buch auch sympathisch macht, ist seine Bescheidenheit. K. setzt sich ausführlich mit seinen illustren Vorgängern auseinander, modifiziert dabei lieber, als zu kritisieren, und behandelt die Neuheit mancher seiner Ergebnisse mit natürlichem Understatement. Wer mehr wissen will, braucht dieses Buch nur zu lesen. Dies sei ausdrücklich empfohlen. Samuel Zinsli

Blossio Emilio Draconzio: *Orestis tragoedia*. Introduzione, testo critico e commento a cura di Antonino Grillone. Quaderni di Invigilata lucernis 33. Edipuglia, Bari 2008. 219 S.

Für Dracontius, den zu Beginn des 5. Jh. in Karthago wirkenden Anwalt und Dichter, hat das Interesse der latinistischen Literaturwissenschaft merklich zugenommen; jüngstes Zeugnis dafür ist die hier anzuzeigende Publikation über die originelle spätantike Episierung der *Orestie*. Der drucktechnisch gepflegt aufgemachte Band ist die Frucht der langjährigen Beschäftigung mit Dracontius, wie sie Grillone seit 1985 in zahlreichen Einzelbeiträgen zur Überlieferung der *Orestis Tragoedia* dokumentiert und zur Diskussion gestellt hat. Das Schwergewicht der vorliegenden Ausgabe liegt denn auch vor allem auf der Textkritik und der Editionsgeschichte des schmal überlieferten *Epyllions* sowie der interpretatorischen Auseinandersetzung mit den Vorgängerausgaben von F. Vollmer (1905 und 1914) und J. Bouquet (1995). Im Gegensatz zu ihnen misst er dem späten Textzeugen A (= Ambr. O. 74 sup., 15. Jh.) mehr Bedeutung zu als der frühen Hs. B (= Bern. 45, 9. Jh.) und vermutet in dessen guten Lesarten weniger die Spuren eines humanistischen Bearbeiters als altes Überlieferungsgut. Entsprechend häufiger als bisher fallen die Entscheidungen zugunsten des *recentior* aus. Der Edition geht eine Einleitung voraus, welche nach einem knappen Abriss über den Dichter, sein Werk und die Darstellung der tragischen Akteure vor allem überlieferungsgeschichtlich orientiert ist: Vergleich der beiden Hss. und Nachweis ihrer gegenseitigen Unabhängigkeit, aber Abkunft von einem gemeinsamen Archetypus, ferner Würdigung der Ausgaben seit der *Editio princeps* durch C.G. Müller (1858) und zusammenfassende Präsentation der eigenen Vorstudien. Ebenfalls auf die Textkonstitution fokussiert sind der Kommentar und die vielfältigen Anhänge, welche nach unterschiedlichen Gesichtspunkten G.s Beitrag in die Editionsgeschichte der *O. t.* einordnen. Künftigen Herausgebern und Erforschern des Dracontius wird diese neue Edition, nicht zuletzt wegen ihrer Materialfülle, ein unentbehrlicher Helfer und Begleiter sein. Margarethe Billerbeck

Blossius Aemilius Dracontius: *Romulea* VI–VII. A cura di Lavinia Galli Milić. Le Monnier, Florenz 2008. 517 S.

Lavinia Galli Milićs (G.M.) Edition und Übersetzung von und Kommentar zu Dracontius' *Romulea* 6 und 7 ist ein weiterer Beleg für die Renaissance, die der nordafrikanische spätantike Dichter seit etwa 20 Jahren erlebt.

Der Band beginnt mit einer knapp hundertseitigen Einführung zum Dichter und seinem Werk, zur Tradition der *Epithalamien*-Dichtung und ihrem Sitz im Leben, zu Sprache und Stil der beiden *Epithalamien* und ihren Quellen in der früheren Dichtung und zur Überlieferung. Dieser Einführung folgt eine Neuedition der beiden *Epithalamien,* die von einer nahe am Text bleibenden italienischen

Übersetzung begleitet wird und je mit einem ausführlichen Kommentar versehen ist. Beschlossen wird das Werk durch eine ausführliche Bibliographie und drei Indices (Eigennamen, Sachen und Stellen).

Die Einführung bietet einen ausgezeichneten Einblick in Dracontius' Lebenswelt und Dichtung. Besonderes Interesse gilt der Frage, inwiefern die beiden Gedichte *Epithalamien* sind, aber auch jener der Religion. Hier zeigt G. M., dass, obwohl der Autor sicher und die Adressaten wahrscheinlich Christen waren, im Text Hinweise auf die Religionszugehörigkeit fehlen und die Beschreibung der anwesenden Gottheiten (z.B. Venus, Cupido) vielmehr die Zugehörigkeit zur literarischen (heidnischen) Tradition der *Epithalamien* betont.

Die Edition und der kritische Apparat bezeugen, dass die Editorin gewissenhaft vorgegangen ist. Sie enthält auch manche Neuerungen, eine Rückkehr zur überlieferten Lesung (*secunda* in *Romul.* 7,61) einerseits und sieben Konjekturen andererseits.

Der Kommentar enthält einführende Abschnitte, in denen Dracontius' Verse nach Bedarf mit der Dichtertradition, anderen *Epithalamien* und Dracontius' anderen Werken verglichen werden, und sprachlich-stilistische oder textkritische Kommentare zu einzelnen Wörtern oder Junkturen. Er bietet in der Regel sehr zuverlässige Hilfestellungen zum besseren Verständnis von Dracontius' Dichtung.

Neben etwas unbeholfenen Erklärungen sprachlicher Phänomene (z.B. die willkürlich wirkende Liste, 73–81) leidet der vorliegende Band vor allem darunter, dass die Autorin die neueste Sekundärliteratur in der Regel zwar zur Kenntnis genommen, aber nur sporadisch eingearbeitet hat. Zuweilen konnte sie sie wohl nicht mehr berücksichtigen. Dies ist insbesondere im Fall von Angelo Luceris Edition mit italienischer Übersetzung und Kommentar der gleichen zwei *Epithalamien* (Rom 2007) zu bedauern.

Helen Kaufmann

Birgit Esser/Hans-Jürgen Blanke (Hgg.): ***Dialogus creaturarum moralisatus. Dialog der Kreaturen über moralisches Handeln.*** Lateinisch-deutsche Ausgabe. Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Birgit Esser und Hans-Jürgen Blanke. Königshausen & Neumann, Würzburg 2008. 348 S.

Auf der Basis eines Wiegendruckes aus der Universitätsbibliothek Uppsala, aus welchem auch die beigefügten Illustrationen stammen, wurde erstmals eine vollständige, kommentierte zweisprachige Ausgabe des *Dialogus Creaturarum Moralisatus* erstellt. Diese Sammlung von 122 lateinischen Fabeln in Form von Dialogen, die ein *fabula docet* beschliesst und als deren Protagonisten Tiere, Menschen, Gestirne, Pflanzen, Elemente und Metalle miteinander oder gegeneinander agieren, entstand im 14. Jh.; der Verfasser ist bis heute ungewiss, lt. Esser/Blanke 19 ist auch eine multiple Autorenschaft denkbar.

Die – wenn auch recht knapp geratene, doch sehr gelehrte – Einführung vermittelt wertvolle Informationen zum mittelalterlichen Verständnis der göttlichen Ordnung, zum Mönchtum, zum historischen und gesellschaftlichen Kontext des Werkes, zu den pagan-antiken und christlichen Quellen, deren Kenntnis den Autor als *poeta doctus* ausweisen, zur Überlieferungsgeschichte, zum Genus der Fabel und ihrer Strukturierung im *Dialogus* sowie zur Intention des Werkes. Zum Teil handelt es sich hier und bei den Anmerkungen, die den Text erläutern, um – einem wissenschaftlichen Publikum geläufige – Grundinformationen, zudem muten einige Bemerkungen anachronistisch und überflüssig an («Um Toleranz und „political correctness" schert sich der Autor nicht», 26), doch gerade aufgrund dessen – nicht zuletzt aber auch aufgrund der gut lesbaren Übersetzung – wird auch ein breiteres Publikum seinen Gewinn aus der Lektüre ziehen. Dankenswert ist die kurze Charakterisierung des verwendeten Lateins; der häufige Gebrauch der genannten Pronomina ist aber keineswegs, wie hier (28) behauptet, ungewöhnlich, da diese in mittellateinischen Texten mitunter die Funktion von Artikeln übernehmen. Ein Literaturverzeichnis hätte die Ausgabe noch abgerundet. Die bei C. Cardelle de Hartmann und E. Pérez Rodríguez in Arbeit befindliche kritische Edition des Werkes wird weitere wertvolle Erkenntnisse gewinnen.

Gabriela Kompatscher Gufler

Luigi Munzi: **Littera legitera. Testi grammaticali latini dell'Alto Medioevo.** Presentazione e edizione critica. Aion 11. Istituto Universitario Orientale, Neapel 2007. 180 S.

Dicitur littera uel quasi legitera, quod legendi iter praebeat (Prisc. 2,6,12 K). Placé ainsi sous l'invocation de Priscien, ce volume rassemble huit courts traités *De littera* et deux brefs exercices rhétoriques en grande partie inédits, rédigés durant une période qui s'étend de la fin de l'antiquité tardive jusqu'au haut moyen âge précarolingien. Ils sont consacrés à la description de la lettre du point de vue graphique et phonologique, et s'accompagnent de considérations étymologiques. Une inspiration commune les relie à une tradition issue de Donat puis christianisée, notamment par Isidore de Séville. Chacun d'eux fait l'objet d'une introduction, d'une édition critique et d'un commentaire. Les introductions présentent la tradition manuscrite, souvent réduite à un seul témoin, ainsi que le nécessaire à l'intelligence globale des contenus. Les apparats critiques paraissent très complets, ce qui est d'un considérable intérêt linguistique, car les prétendues fautes qu'ils enregistrent ne sont bien souvent que les véritables témoins d'une oralité antérieure à la restitution carolingienne de la morphologie latine. Les commentaires éclairent ce qu'ils doivent pour rendre ces textes immédiatement utilisables. On y trouve ainsi essentiellement ces indications de sources qui permettent d'évaluer l'originalité ou la dépendance à la tradition. L'aspect chrétien des contenus est aussi abordé dans un suffisant détail. Ce livre, qui est le complémentaire d'un autre (L. Munzi, *Multiplex Latinitas* (Naples 2004)), est évidemment indispensable car il fournit de ces textes qui ont échappé à Keil. On leur trouvera un intérêt très variable selon que l'on est ou non passionné par la chose grammaticale. Le philologue en complètera sa bibliothèque, le littéraire bâillera, quant au linguiste, il y verra de quoi alimenter sa passion car ces textes sont les reflets exacts de l'état langagier d'un latin qui n'a plus d'existence qu'à l'état de parole plus ou moins individuelle et maîtrisée, y compris par ces *gardiens du langage* que sont les grammairiens. On lira donc ces textes de manière extrêmement attentive pour y trouver cette langue qui a fleuri tant bien que mal dans l'intermédiaire des normalisations tardo-antiques et carolingiennes, au cours de ces véritables *Dark Ages* que furent les septième et huitième siècles.

Carole Fry

Fay Glinister/Clare Woods/J.A. North/M.H. Crawford (eds): **Verrius, Festus & Paul. Lexicography, Scholarship & Society.** BICS Supplement 93. Institute of Classical Studies. School of Advanced Study, University of London, London 2007. XIV, 191 S., div. Diagramme, Tabellen und Abbildungen.

Ce volume contient les actes d'un colloque tenu en 2002: les études de lexicologie romaine vont à leur pas. On le lira comme une synthèse verrienne; c'est dire que ce recueil parvient presque à défier l'éparpillement qui dépare d'ordinaire ce genre de livre. Celui-ci commence par une excellente *Introduction* (1–9) signée des organisateurs du colloque et porteuse, outre de l'actualité de ce qu'il faut savoir du *De uerborum significatu,* d'un résumé des contributions assez circonstancié pour que le lecteur pressé puisse s'en contenter. Qui toutefois poursuivra, découvrira un volume organisé en trois parties. La première partie (11–68) est dévolue à la place du texte dans la culture antiquaire de la fin de la république et du début de l'empire. Le souci y est d'ordre génétique. Il s'agit d'une part d'en retrouver les sources et d'autre part d'en reconstituer les phases d'amplification puis de contraction. La seconde partie (69–108) touche au *Nachleben* du texte. On y considère l'apport fourni par le *De uerborum significatu* à notre connaissance du monde romain. La troisième partie (109–158) est plus particulièrement consacrée à Paul Diacre ainsi qu'à la survie du texte, à son destin tourmenté et aux méandres compliqués de son chemin éditorial. La méthode qui fédère les contributeurs à cet ouvrage est celle de la philologie positiviste. Le résultat est consistant. Il prouve par sa consistance même que les études verriennes n'en sont encore qu'au stade du déblaiement. Les épistémologues de la science ancienne ainsi que les linguistes plus particulièrement soucieux de lexicologie fonderont avec profit sur ce livre des réflexions qui éclaireront plus avant et en synchronie et en diachronie la conscience lexicale du locuteur romain. Les littéraires – absents de ce recueil – y trouveront l'érudition organisée dans son état brut. Une très consistante bibliographie (160–169) ainsi que tous les index désirables (171–191) closent ce volume utile et élégant.

Carole Fry

Peter Stotz (Hg.): **Dichten als Stoff-Vermittlung. Formen, Ziele, Wirkungen.** Beiträge zur Praxis der Versifikation lateinischer Texte im Mittelalter. Medienwandel – Medienwechsel – Medienwissen 5. Chronos, Zürich 2008. 291 S.

Dieser Band, der von einem der namhaftesten Mittellateiner der Gegenwart, Peter Stotz, unter Mitarbeit von Philipp Roelli herausgegeben wurde, ist das Ergebnis einer Studientagung, die im Juli 2007 am Mittellateinischen Seminar der Universität Zürich stattfand. Unter den VerfasserInnen finden sich renommierte ForscherInnen, besonders erfreulich ist aber, dass dabei auch dem wissenschaftlichen Nachwuchs die Chance zur Präsentation eigener Forschungsergebnisse gegeben wurde.

Die 14 enthaltenen Beiträge kreisen darum, welche Methoden und Techniken bei der Versifikation ursprünglicher Prosatexte angewandt wurden, wie sich die Bearbeiter mit Vorlagen, Konventionen und Traditionen auseinandersetzten, welches Publikum intendiert war, welche Wirkungen erzielt wurden und wie es beim Wechsel von einem medialen Format in ein anderes zu Neuinterpretationen kam. Im Blickfeld liegen dabei in erster Linie hagiographische Dichtung (so etwa bei Chiara Bissolotti die Lebensbeschreibung des heiligen Benedikt in sapphischen Strophen), Bibeldichtung (z.B. die *Aurora* des Petrus Riga nebst drei weiteren Umdichtungen im Vergleich bei Greti Dinkova-Bruun) und Lehrdichtung (vgl. etwa den Artikel von Bernhard Pabst zur Versifizierung von Schultexten).

Das Thema der Tagung wird durch den sehr kurzweilig gestalteten Beitrag von Paul Gerhard Schmidt ergänzt (23–40), der sich dem Verkürzen von Texten widmet; der Autor schlägt dabei eine Brücke von der Praxis moderner Verlage, Klassiker der Sach- und Weltliteratur dem Leser in Form von Kurzfassungen zur Verfügung zu stellen, zur Verfahrensweise mittelalterlicher Bearbeiter, die nicht selten aus der Not eine Tugend machten und damit oft sogar erfolgreicher als die Autoren ihrer Vorlagen waren (als Paradebeispiel kann die *Legenda aurea* genannt werden).

Verschiedene nützliche Verzeichnisse (Bibelstellen, erwähnte Handschriften, Personennamen) sowie Kurzinformationen zu den AutorInnen beschliessen den Band, den sein breitgefächertes inhaltliches Spektrum und das hohe fachliche Niveau der einzelnen Beiträge auf jeden Fall lesenswert machen.

Gabriela Kompatscher Gufler

Danielle van Mal-Maeder: **La fiction des déclamations.** Brill, Leiden/Boston 2007. XI +193 p.

After a long period of near neglect, declamation begins to enjoy scholar attention. As a valuable supplementation to a modest number of general studies and the rapidly expanding series of Cassino commentaries on the *Major Declamations*, van Mal-Maeder (v. M.-M.) presents a study of declamation as a literary genre. She focuses on its literary and fictional character and its ties with other ancient fictional narrative literature, mainly the novel. While doing so admirably, she rightly does not avoid the perennial issue of declamation's connection with contemporary reality. This crops up in chapter 1, "Un univers fictionnel", which describes the declamatory universe – Russell's "Sophistopolis" – and insists that while it is useless to look for downright realism among pirates and cannibals, there is a strong tendency to discuss, and confirm, contemporary opinions, values, identities and relationships. Chapter 2, "Rhétorique de l'énonciation", continues this approach and zooms in on the hierarchy of speakers (the declamation's unknown author, the litigant whom he gives a voice, and the latter's ἠθοποιία) sustained by a useful distinction between *je narré* (participant) and *je narrant* (retrospective). With its emphasis on role-playing, this chapter could have been enriched a discussion of *color*. The 4th chapter looks at the *autres voix* of women and homosexuals, confirming that in declamation, women and men are set types, to be judged by their measure of conformity to republican ideals.

While these three chapters do treat declamation as a literary genre and contain a wealth of – beautifully translated – examples, chapters 3 and 5 are more exclusively "literary". The former, "Descriptions et poésie", focuses on descriptions as a means to invoke pathos and as a literary pastime; it gives relief to Sophistopolis as a cultural, intertextual reality and looks at the influence of poetry on declamation, rather than the traditional contrary. The final chapter focuses on v. M.-M.'s familiar territory, the novel. Without denying that declamation's influence on it was far-reaching, she sees an "arrière-fond socio-culturel commun" rather than direct origins of the novels in the terse declamatory themes. A brief discussion of differences and similarities between the genres is followed by an elaborate discussion of declamatory elements in Achilles Tatius. The book closes with an appendix

containing translations of all the *Major Declamations'* themes, an abundant bibliography and two indices. Bee Breij

Marcello Carastro (éd.): **L'antiquité en couleurs. Catégories, pratiques, représentations.** Jérôme Million, Grenoble 2009. 346 S.

Issu de journées d'études organisées par l'atelier «Antiquité et sciences sociales» du Centre Louis Gernet, cet ouvrage réunit seize contributions émanant essentiellement de doctorants et jeunes chercheurs, engagés dans une approche interdisciplinaire autour de la couleur. La démarche se veut anthropologique, stimulée par le «dialogue comparatiste».

Les différentes contributions, chacune étayée d'une riche bibliographie et faisant l'objet d'un résumé en fin de volume, proposent un matériau fourmillant, au risque d'être redondant (sur Empédocle par ex.), réparti en quatre sections. La 1ère, «Façons de voir», complétée de quelques figures en annexe, s'intéresse principalement à la perception du chromatisme de l'art grec et à la réception/négation de sa polychromie. Dans la 2e partie, «Pratiquer les couleurs», les pratiques sont envisagées à travers les sources littéraires et philosophiques grecques (Homère, Empédocle, Euripide, Platon, Aristote); malgré un passage par le corpus hippocratique, on regrettera le manque d'ancrage dans la réalité sensible et les pratiques concrètes: sur ce point, on se référera de préférence à l'ouvrage collectif *Couleurs et matières dans l'Antiquité. Textes, techniques et pratiques,* paru en 2006 sous la direction d'A. Rouveret, S. Dubel et V. Naas. La 3e section, intitulée «Nommer et représenter», enrichit et ouvre la réflexion; on retiendra l'étude de M. Pierre sur la cosmétique de l'art oratoire romain et la dimension de tromperie associée à la couleur; celle illustrée de S. Donnat qui démontre, sur la base de l'examen d'une formule incantatoire de protection du nouveau-né (P. Berlin 3027), combien la couleur dans l'Égypte ancienne est perçue comme un reflet de l'énergie vitale du monde et comment elle procède de sa structuration; et l'étude d'E. Dupey García qui aboutit à une conclusion similaire au terme d'un examen lexical sur la couleur dans la société précolombienne des anciens Nahuas du Mexique (16e s.), chez qui la couleur apparaît autant comme la marque du monde organisé que comme le signe du maintien de l'ordre et de la vie en société. Dans la 4e section, «Penser la couleur», une contribution de S. Dugast sur les forgerons du Burkina Faso côtoie un tour d'horizon complexe des théories antiques sur la couleur et la vision (M. Sassi) et l'étude de M. Carastro sur la polysémie du terme homérique *khrôs.*

Dans l'ensemble, cet ouvrage, doté d'un utile index thématique, aborde prioritairement la couleur en tant qu'objet d'étude lexicale, et comme matériau de réflexion conceptuelle servant à la catégorisation du monde – une orientation plus théorique que pratique que le titre retenu masque en partie. Les subdivisions ainsi que la distribution des contributions pourront paraître artificielles, d'autant qu'il ne s'en dégage pas une impression d'unité ou de réelle interdisciplinarité dans la mesure où le «dialogue comparatiste» relève ici avant tout de la juxtaposition. Une démarche collective, polychrome, qui laissera au lecteur le soin de conduire la comparaison pour reconstruire la mosaïque des sociétés anciennes sous le prisme de leur réception. Laure Chappuis Sandoz

John Hilton/Anne Gosling (eds): ***Alma parens originalis*? The Receptions of Classical Literature and Thought in Africa, Europe, the United States and Cuba.** Peter Lang, Bern 2007. 359 S.

Der Band versammelt eine Auswahl von 12 Vorträgen, die 2005 auf der 26. Tagung der *Classical Association of South Africa* in Durban und Pietermaritzburg zum Thema *«The Classical Tradition / Classical Receptions»* gehalten wurden. Sie wird durch zwei zusätzliche Beiträge und eine informative Einleitung ergänzt und durch einen Namens- und Stichwortindex erschlossen.

Ungeachtet seines etwas gesuchten Titels (vgl. Apul. *met.* 11,2) leistet der Band einen wichtigen Beitrag zur in jüngster Zeit auch im englischsprachigen Bereich so vitalen und produktiven Erforschung von Tradition und Rezeption der Antike sowie ihrer wechselseitigen Interaktionen. Zusammen mit den Bänden *Classics and the Uses of Reception,* hrsg. von Charles Martindale (Blackwell (Malden 2006)), *Classics in Post-Colonial Worlds,* hrsg. von Lorna Hardwick und Carol Gillespie (Oxford University Press (Oxford 2007)), *A Companion to the Classical Tradition,* hrsg. von Craig W. Kallendorf und Ward W. Briggs (Blackwell (Malden 2007)) und *A Companion to Classical Receptions,*

hrsg. von Lorna Hardwick und Christopher Stray (Blackwell (Malden 2008)), dokumentiert er den derzeitigen Diskussions- und Forschungsstand.

Positiv hervorzuheben ist die geographische Dreiteilung der Perspektive mit Fokus auf Afrika (6 Beiträge), Europa (6 Beiträge) sowie die USA und Kuba (2 Beiträge), die die in der älteren Forschung vorherrschende eurozentristische Beschränkung überwindet und so zur dringend notwendigen Relativierung der europäischen Deutungs- und Aneignungshegemonie beiträgt.

John Hilton skizziert einleitend die historischen Voraussetzungen und Rahmenbedingungen der Antikerezeption in (schwerpunktmässig Süd-)Afrika. Lorna Hardwick entwickelt in ihrem auch theoretisch ausgelegten Beitrag einen Ansatz zur Analyse von Antikerezeptionen, den sie als «diasporic or migratory model» bezeichnet. Dieser Ansatz geht davon aus, dass antike Texte (auf sie beschränkt sich die Verfasserin) uns nur als «entwurzelte» («uprooted from their original contexts») zugänglich sind, «travellers both physically and metaphorically across time, place and language». Zu erforschen sei dementsprechend, «why any particular ante-text re-emerges under particular cultural conditions» und wie die «dynamics of its relationship with its ancient context are replicated or revised». Eine solchermassen kontextualisierende Forschung müsse von einer Pluralität von Traditionen ausgehen und das «rewriting of existing traditions» ebenso einbeziehen wie die «invention of new ones». Inhaltlich und methodisch aufschlussreich ist Michael Lamberts Vergleich der «conceptual maps», die bestimmten Praktiken antiker Magie (Fluch- und Zaubertafeln) einerseits und in gegenwärtigen afrikanischen Kontexten operierender, traditioneller Heiler andererseits zugrunde liegen.

Bemerkenswert ist insgesamt die starke thematische Präsenz des antiken Dramas (6 Beiträge), die als solche in ihren Implikationen für die Antikerezeption jedoch nicht eigens befragt wird. Weitere Beiträge widmen sich Tacitus, Statius, dem Platonismus, der Mythologie, dem Selbstmord in antikem und christlichem Kontext sowie der Präsenz der Antike im poetischen Werk Roy Campbells.

Es gehört zu den Verdiensten des Bandes, dass er die Homogenität der sogenannt «klassischen» Antike durch die Pluralität zeitlicher, sozialer und lokaler Kontextualisierungen ersetzt und so nicht allein das Paradigma der «Klassizität» kritisch hinterfragt, sondern auch die unhintergehbare Konstruktivität aller Antikerezeptionen vor Augen stellt. Barbara von Reibnitz

Daniel Riaño Rufilanchas: **El complemento directo en griego antiguo. Un estudio sobre los argumentos verbales de objeto en la prosa del griego antiguo.** Manuales y Anejos de Emerita 47. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid 2006. XXXII, 620 S.

Seit einem bahnbrechenden Artikel von P. Hopper und S. Thompson im Jahre 1980 wird Transitivität in der Sprachwissenschaft nicht mehr als binäre, sondern als skalare Kategorie angesehen. Das vorliegende materialreiche Werk von Riaño Rufilanchas (R. R.) setzt hier an und entwickelt für das Altgriechische ein Modell, in dem die stärkere oder schwächere Affiziertheit eines direkten Objekts ausschlaggebend ist für die Transitivität eines Satzes und damit auch dessen morphosyntaktische Gestalt beeinflusst. Dabei plaziert R. R. effizierte («*das Haus* bauen») und transformativ affizierte («*das Glas* zerbrechen») Objekte am einen Ende seiner Skala, «inchoative» («*Streit* anfangen») und partitive («*(vom) Wein* trinken») Objekte am anderen: Erstere werden typischerweise mit dem Akkusativ ausgedrückt, letztere mit andern Mitteln wie dem Genitiv oder einer Präpositionalphrase. Bei Konstruktionen mit doppeltem Akkusativ gehört das eine Objekt stets zu einer anderen Objektkategorie als das andere, und wenn sich die Bedeutung eines Verbs verschiebt, so kann ein Objekt ebenfalls nur in eine an seine Ursprungsposition angrenzende Kategorie transferiert werden.

Um diese in den Grundzügen einleuchtende Theorie zu untermauern, wertet R. R. Passagen von fünf Autoren verschiedener Epochen (Thukydides, Xenophon, Polybios, Lukas, *Vita Aesopi*) mithilfe eines eigens entwickelten Computerprogramms aus; ob die so erstellten Statistiken die zentrale Aussage wesentlich stärken und nicht eine umfassende qualitative (d.h. semantische) Auswertung sämtlicher Verbalkonstruktionen von der Archaik bis in die Koine etwa auf der Basis von LSJ letztlich wertvoller gewesen wäre, scheint allerdings fraglich (zumal auch die Auswahl der Beispieltexte erratisch anmutet – ist es etwa sinnvoll, ausgerechnet Lukas zu wählen, wenn R. R. selbst hier semitische Einflüsse feststellt?). Unsicher bleibt zudem, ob die Affiziertheit von Objekten tatsächlich das Hauptkriterium für den Transitivitätsgrad griechischer Syntagmen darstellt: Einem Faktor wie der

Verbaldiathese kommt doch auch grosse Bedeutung zu. Was R. R.s Skala selbst betrifft, so liesse sich etwa diskutieren, ob partitive Objekte wirklich weniger «affiziert» sind als z.B. sogenannte «Partizipanten» («*ihm* folgen»). Gerade als Grundlage für solche Diskussionen ist die Studie aber überaus willkommen. Andreas Willi

J.N. Adams: **Bilingualism and the Latin Language.** Cambridge University Press, Cambridge 2008. XXVIII, 836 S.

Mit der Paperback-Ausgabe dieser zuerst 2003 publizierten monumentalen Studie zu Zweisprachigkeit und Sprachkontakt in der römischen Welt liegt eine inhaltlich unveränderte, aber nunmehr bezahlbare Version eines der wichtigsten Bücher vor, die in den letzten Jahren zum Lateinischen erschienen sind. Nicht nur dank des einleitenden Kapitels, das einerseits die verfügbaren Quellen präsentiert (neben zweisprachigen Inschriften besonders auch indirekt durch weitere Sprachen beeinflusste Dokumente) und andererseits zentrale soziolinguistische Konzepte wie *code switching,* Entlehnung und Interferenz vorstellt, verdient das Werk über die Latinistik hinaus die Beachtung all jener AltertumswissenschaftlerInnen, die sich mit dem Themenkreis Sprache, Identität und Kulturkontakt beschäftigen.

Die folgenden Kapitel widmen sich zunächst den einzelnen Sprachen, mit denen das Lateinische in Kontakt trat (wobei sogar wenig prominente Idiome wie das Libysche oder die hispanischen Sprachen ihren Platz finden), den verschiedenen Formen und Funktionen (Markierung von Identität, Solidarität, Autorität usw.) des *code switching* (etwa in Ciceros Briefen, aber auch in epigraphischen Zeugnissen) sowie den sprachsystemischen Konsequenzen des Bilingualismus (Lehnwörter, Sprachwandel durch Interferenz usw.); darauf folgen mehrere breit angelegte Fallstudien, die sich auf Ägypten (auch zur komplexen Frage, inwieweit das Lateinische als «offizielle» Sprache in Verwaltung oder Armee diente), Delos (mit seinen italischen *negotiatores*), Gallien (Töpferlisten von La Graufesenque) und die von einem Sprachschüler angefertigte Übersetzung eines griechischen Fabeltextes ins Lateinische (*P.Amh.* II 26) konzentrieren. Das Schlusskapitel schliesslich greift systematisierend noch einmal einige wichtige Themen auf, die durch das gesamte Material erhellt werden (Diglossie, Sprachpolitik, Sprachtod usw.).

Die riesige Datenmenge bringt es mit sich, dass die Übersicht bei der Lektüre bisweilen etwas verlorengeht; hier erweist sich der gute Sachindex als hilfreich, doch hätte das Buch zudem ein benutzerfreundlicheres System von Querverweisen verdient. Inhaltlich hat man freilich kaum je das Geringste einzuwenden, möchte höchstens hie und da zustimmend mitdenken (z.B. zu 479–483 die Bedeutung des Nominativs auf *-a* bei der Entstehung der hybriden Genitivendung *-aes* stärker betonen oder zu 383–390 noch auf eine Stelle wie Kap. 20 der Pionius-Märtyrerakten [p. 2.162 Musurillo] hinweisen, die ebenfalls impliziert, dass Gerichtsverhandlungen vor römischen Magistraten im Osten des Reichs zwar auf Griechisch geführt werden konnten, das Urteil dann jedoch auf Lateinisch verkündet wurde). Andreas Willi

Stephen Hodkinson/Anton Powell (eds): **Sparta & War.** The Classical Press of Wales, Swansea 2006. XXII, 309 S.

Die Verbindung von Sparta und Krieg ist sowohl in antiken als auch in modernen Bildern derart geläufig und vertraut, dass die Forschung immer wieder gefordert ist, sie kritisch zu hinterfragen. Das «Fifth International Sparta Seminar», welches das bewährte Herausgeber-Team Hodkinson/Powell im September 2004 organisiert hatte, stand unter der Frage nach der gegenseitigen Beeinflussung von Krieg und Gesellschaft. Der vorliegende Band ist dem Rahmen entsprechend nicht als umfassende Einführung in das Thema angelegt, sondern stellt eine Sammlung eher zufälliger Einzelthemen dar. Diese sind aber allesamt von ausgewiesenen Sparta-Spezialisten verfasst, bewegen sich auf hohem wissenschaftlichem Niveau und entwickeln originelle Ideen, welche die Sparta-Forschung – trotz einiger allzu verschlungener Pfade und Beweisführungen – klar bereichern. Weniger überraschend bzw. neu ist dabei das übergeordnete Beweisziel, dass die spartanische Gesellschaft nicht nur militärisch ausgerichtet war, sondern die Bürger auch wesentliche zivile Aufgaben zu erfüllen hatten (S. Hodkinson).

Insgesamt gelingt in dem Band eine bessere Einstufung verschiedener spartanischer Phänomene wie der im Krieg fehlbaren und daher gesellschaftlich geächteten *tresantes* (J. Ducat), der gemeinschaftlich beerdigten und privat erinnerten Gefallenen (P. Low) sowie der militärischen Elitetruppe der 300 *hippeis* (T. Figueira). M. Lupi identifiziert eine der drei Abteilungen (Hundertschaften) der *hippeis* plausibel mit der bei Herodot (9,53) genannten *Pitanates lochos* – womit auch die vermeintliche Gliederung der spartanischen Armee nach den fünf Dorfabteilungen Spartas in Frage gestellt wird. Nützlich sind ferner die Beiträge über den politischen Einsatz von Verrat zur Sicherung der spartanischen Vorherrschaft (F. Ruzé), die topographischen Angaben zu den Fortifikationen an den lakonischen Grenzen, die sich v.a. nach dem Verlust von Messenien aufdrängten (aber kaum – wie von J. Christien vermutet – mit der Einführung der *krypteia* als staatlich organisiertem Terror einhergingen) und zu dem im ausgehenden 5.Jh. v.Chr. einsetzenden Söldnerwesen, das Sparta vorübergehend stützte, aber auch in den Niedergang begleitete (E. Millender; ergänzt von N. Humbles Überlegungen zu Xenophons Sicht vom Verlust spartanischer Tapferkeit). Den Abschluss bildet der Beitrag von A. Powell, der den Grund, warum Sparta in den Jahren 404 und 403 v.Chr. das besiegte Athen von der Vernichtung verschonte, in der Furcht vor der Verderbnis durch persönliche Bereicherung erblickt, weitere Gründe (gerade auch die Grösse Athens bzw. Attikas und seiner Bürgerschaft) dabei aber allzu weit in den Hintergrund treten lässt. Lukas Thommen

Adalberto Giovannini: **Les relations entre États dans la Grèce antique, du temps d'Homère à l'intervention romaine (ca. 700–200 av. J.-C.).** Historia Einzelschriften 193. Franz Steiner, Stuttgart 2007. 445 S.

Cet ouvrage, qui est le fruit de vastes lectures et d'une longue élaboration de la part de Giovannini (G.), est sans le moindre doute destiné à devenir un livre de référence sur les relations entre États grecs et sur les règles qui les régissent. Il est composé en cinq parties: la première (19–82) définit «les relations sociales entre Grecs» et met en évidence l'homogénéité culturelle du peuple grec à travers la *paideia,* en décrivant les relations de parenté et de solidarité que les communautés grecques entretenaient les unes avec les autres. La deuxième partie (83–136) cherche à définir l'«État» grec et la notion de souveraineté. Suivant une approche descriptive et comparative, G. distingue trois catégories parmi les sujets de droit international: d'une part les cités, d'autre part les peuples ou *ethnè,* États que G. appelle «territoriaux», enfin les États monarchiques, gouvernés par des rois, des tyrans ou des dynastes. Parmi les cités elles-mêmes, G. distingue les cités pleinement souveraines, les cités «privilégiées» parce que saintes et inviolables, et les cités sans souveraineté. Car toute *polis* n'est pas nécessairement un État souverain. On trouve là d'utiles et justes analyses, dont on regrettera qu'elles ne prennent pas la peine de discuter, fût-ce rapidement, d'une part les riches travaux dirigés par M. Hansen sur la cité grecque (seulement qualifiés de «confus et répétitifs» par G., 87), d'autre part la conception que M. Hatzopoulos a défendue de l'État macédonien (repoussée sans discussion: 89). La troisième partie (137–218) traite des conflits entre États, de leurs causes et de la manière de les régler. Le chapitre consacré au recours aux armes détaille les règles que respectent les belligérants dans la déclaration de guerre et dans les opérations militaires: G. relativise, me semble-t-il à juste titre, la part du combat hoplitique mené dans un esprit «agonal» par rapport à l'utilisation de la ruse et des stratagèmes (203–204). Le cœur du livre est sans doute la quatrième partie (219–343) consacrée aux accords entre États: G. distingue entre les traités, par lesquels un État engage sa souveraineté en matière de politique étrangère, et les conventions, qui règlent différentes questions dans un cadre pacifique; à la différence de la simple convention, le traité est marqué par l'échange de serments; à la différence du traité, la convention ne comporte pas de clause définissant sa durée (224 et 290). Cette distinction s'appuie sur une présentation synthétique suivie d'un choix de dix-neuf traités et de dix-huit conventions, tirés des auteurs et de l'épigraphie et présentés en traduction française: pour les traités, G. dit ne pas avoir en considération les textes postérieurs à 200 av. J.-C., car «ils n'apportent rien de nouveau par rapport aux documents antérieurs» (249). G. analyse ainsi tour à tour d'une part les traités de paix et d'amitié, les alliances et les «traités» de sympolitie, d'autre part les conventions judiciaires, d'asylie et d'isopolitie. Si G. étudie utilement la terminologie grecque (224–231), on doit néanmoins souligner qu'il lui est impossible de trouver dans le vocabulaire antique une claire distinc-

tion entre «traité» et «convention». Il me semble en réalité que dans certains cas G. pousse trop loin la distinction entre traité et convention, en séparant par sa nomenclature des accords entre lesquels les Anciens ne faisaient peut-être pas toujours de distinction juridique ou diplomatique. Ainsi classe-t-il parmi les traités les accords de sympolitie (244), que les Modernes appellent souvent pourtant conventions. G. lui-même hésite à propos de l'accord entre Mantinée et Helisson (*SEG* 37, 340): s'il traduit par «convention» le terme *synthesis* qui définit cet acte, il le commente en parlant de «traité» (264–265). D'autre part, doit-on vraiment appeler «traité» l'accord de sympolitie entre Stiris et Médéon (*Syll.*[3] 647), bien qu'il ne contienne pas de serment (244)? À propos des conventions, G. affirme que l'on n'y trouve pas de règlements territoriaux ou de délimitations de frontières, probablement parce que ces accords étaient plutôt des traités. Ne faudrait-il donc pas d'après cette distinction considérer comme un «traité» l'accord territorial entre Ambracie et Charadros (*SEG 35,* 665 et 1845) que G. qualifie pourtant lui-même de «convention» (165, n. 78), même si d'ailleurs il contient un serment? Et appellera-t-on pour la même raison «traité» l'accord frontalier entre Thronion et Skarpheia (*FD* III 4, 42), bien que ce texte-ci ne comprenne pas de serment? On voit donc que la classification proposée par G. n'est pas complètement aboutie, et gagnerait à être confrontée à la riche documentation du IIe s. av. J.-C. La cinquième partie (345–409) porte sur les associations que les Modernes appellent souvent «ligues» ou «confédérations»: G. décrit la nature de ces systèmes d'États, passant en revue successivement les amphictionies, les ligues militaires *(symmachiai),* les hégémonies et les États territoriaux *(ethnè),* états unitaires que G. se refuse à appeler fédéraux. Des principaux exemples de ces systèmes il retrace l'histoire, avant tout pour l'époque classique, laissant de côté les confédérations béotienne et lycienne et l'hégémonie rhodienne. L'ouvrage contient enfin, outre un «appendice» sur la question homérique, des *indices,* entre autres du vocabulaire grec, qui permettront d'utiliser commodément ce livre, également doté, section par section, de bibliographies thématiques utilement commentées. Ainsi ce livre comble assurément un manque, et devra servir de point de départ pour toute recherche sur les relations internationales entre Grecs, parce qu'il est le fruit d'une réflexion approfondie menée directement sur les sources. On regrettera seulement que s'y trouvent quelques scories typographiques, dont la plus troublante est la graphie réitérée «Mitylène», et quelques jugements sévères portés sur les travaux de collègues, tandis que sont ignorées ou méconnues les objections avancées contre des thèses jadis présentées par G. et ici reprises (ainsi 50 et 420, sur l'origine delphique du *Catalogue des Vaisseaux;* 114, à propos de Téos et d'Antiochos III, cf. J. et L. Robert, *Bull.* 1984, 365; 301, à propos de la convention de Drymos, cf. *Bull.* 2005, 246). Mais ma principale réserve portera sur le champ chronologique que G. a choisi pour son étude, commençant dès l'époque d'Homère pour s'arrêter à l'intervention romaine en 200 av. J.-C.. Ce sont en réalité les époques archaïque et classique qui paraissent avoir le plus intéressé G.; l'époque hellénistique, si elle est certes «le triomphe de la civilisation grecque» (34), est, nous dit G., «considérée, non sans raison, comme une période de déclin économique et politique pour les cités grecques» (106); est ainsi affirmée à plusieurs reprises l'idée du déclin de la cité-État dès le IIIe s. (14, 61, 70 et 178). Or, pour étudier les relations entre États grecs, on devait en réalité sans doute faire une analyse plus fine des conséquences diplomatiques et politiques de l'«intervention romaine», en en séparant nettement les effets économiques et sociaux (sur ce point je me permets de renvoyer à *La cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de «Grèce romaine»,* dans *Annales. Histoire, Sciences sociales* 59 (2004) *363–383;* version révisée et amplifiée dans *Harvard Studies in Classical Philology* 104 (2008) 303–337). Si l'intervention romaine a évidemment mis fin aux hégémonies (174), on doit en revanche se demander dans quelle mesure elle a modifié les relations entre États grecs, très justement étudiées par G. aussi comme des «relations sociales» entre communautés. G. remarque à juste titre que les hégémonies des grandes cités de l'époque classique et des empires hellénistiques n'avaient guère affecté «le système des relations entre États …, remarquablement stable et cohérent» (14). Qu'en fut-il donc au IIe siècle av. J.-C., que G. laisse expressément de côté, alors que c'est l'un des siècles les plus riches pour notre connaissance des relations entre États grecs, grâce à Polybe et aux nombreux traités, conventions, reconnaissances d'asylie, arbitrages, règlements frontaliers, etc.? Dans quelle mesure, suivant quelles modalités et quelle chronologie les «relations sociales», notamment diplomatiques, entre États grecs ont-elles été affectées par l'intervention et l'influence romaines durant le cours du

IIe s., dont la fin même marque assurément une césure importante dans les relations entre États grecs? Sans doute l'enquête menée par G. eût-elle gagné, peut-être à laisser de côté la société homérique, définie comme «préétatique» (105), et en tout cas à inclure en son entier le IIe siècle av. J.-C.

Denis Rousset

Yann Le Bohec: **L'armée romaine en Afrique et en Gaule.** Mavors 14. Franz Steiner, Stuttgart 2007. 514 S.

Yann Le Bohec (L.B.) ist ein ausgewiesener Experte für die Geschichte des römischen Militärwesens, der nicht nur viele Einzelprobleme zum Gegenstand behandelt, sondern auch mehrere grundlegende Werke dazu vorgelegt hat. Der anzuzeigende Band vereinigt insgesamt 31 Artikel, wovon vier bislang noch nicht publiziert waren, zur (Militär-)Geschichte des Punischen Krieges sowie zur römischen Armee in Africa und Gallien. Der Leser erhält also einen Überblick über das breitgefächerte Werk des Militärhistorikers und kann sich erneut dessen Qualitäten vor Augen führen: Eine ausgezeichnete Quellen- und Literaturkenntnis vereinigt sich mit detailgenauer und faktenorientierter Arbeit, der aber die Fähigkeit zur Synthese nicht fehlt. Vielfältige, immer praxisnahe Fragestellungen führen durch das weite Gebiet von Soldatentum, Heeresorganisation, Bewaffnung, Flottenwesen, Strategie und Taktik sowie deren Zusammenhänge mit der allgemeinen Geschichte. Dank methodisch zuverlässigem, quellengesättigtem Ansatz, der allerdings gänzlich frei von theoretischen Überlegungen ist, erreicht der Autor plausible und handfeste Ergebnisse, die zumeist gerne übernommen werden. Die neu veröffentlichten Artikel beschäftigen sich einerseits mit den von L.B. hochgeschätzten Qualitäten Hannibals als Stratege, wobei die Grundfrage nach dessen «Versagen» vor Rom nicht wirklich gelöst werden kann, sowie – auf eher enumerative Weise – mit der sich wandelnden Semantik des Ausdrucks *expeditio,* und schliesslich bringt ein letzter Text eine Aufzählung inschriftlich neu belegter Militärpersonen in Africa. Ein besonderes, in den einleitenden Worten dargelegtes Anliegen des Verfassers ist es, den Erkenntniswert der Militärgeschichte für die übrigen Teilbereiche der Geschichte zu demonstrieren: Sein Gesamtwerk ist, wie die im besprochenen Band zusammengestellten Artikel exemplarisch vor Augen führen, ein gelungenes Zeugnis dafür.

Leonhard Burckhardt

Leonhard Burckhardt: **Militärgeschichte der Antike.** C. H. Beck Wissen 2447. C. H. Beck, München 2008. 128 S., 2 Karten.

Présenter en moins de 130 pages une histoire militaire de l'Antiquité allant d'Homère à Constantin n'est possible qu'au prix de certains renoncements. Burckhardt (B.) a donc choisi de se concentrer sur quelques points comme la structure et la hiérarchie des armées ou encore leur équipement. Des allusions aux grands conflits suffisent à poser le cadre événementiel indispensable à la bonne intelligence du sujet. Le résultat est, disons-le d'emblée, très réussi. B. donne de l'évolution des structures militaires un aperçu riche en informations, dense et agréable à lire. Malgré les passages obligés imposés par ce genre d'exercice, l'ensemble ne manque pas d'originalité. La matière est divisée en douze chapitres: époque homérique, phalange, Athènes, Sparte, conséquences de la guerre du Péloponnèse, Philippe II et Alexandre, époque hellénistique, puis Rome archaïque, République conquérante, fin de la République, principat et enfin époque tardive. Ce plan, qui respecte la chronologie, est pleinement justifié, même s'il sacrifie l'époque mycénienne – mais il était sans doute impossible de faire autrement. En revanche, le chapitre consacré à la période tardive aurait mérité un plus long développement. En effet, sa concision contraint B. à quelques imprécisions, p.ex. lorsqu'il oppose sous Constantin les *comitatenses* aux troupes frontalières qualifiées de *limitanei,* mot dont il aurait fallu dire qu'il n'est pas attesté avant 363 (122). Par ailleurs, on ne voit pas bien pourquoi c'est un camp auxiliaire du Haut-Empire qui a été retenu à la figure 5 (93) pour illustrer le camp de marche d'époque républicaine décrit par Polybe. Mais ces points sont de peu d'importance en regard de la performance qui consiste à rendre l'essentiel en si peu de mots et qui font de ce livre très suggestif une excellente introduction au sujet.

Christophe Schmidt Heidenreich

Peter Garnsey: **Thinking about Property: From Antiquity to the Age of Revolution.** Ideas in Context 90. Cambridge University Press, Cambridge 2007. X, 267 S.

La propriété, comme concept juridique, économique, social, philosophique ou théologique est au centre de débats plusieurs fois millénaires dont les enjeux sont capitaux pour l'organisation des sociétés occidentales et le bonheur des individus qui les composent, qu'ils soient nantis ou non. Dans un ouvrage d'une richesse et sophistication époustouflantes, P. Garnsey présente l'évolution de ces débats, de l'Antiquité gréco-romaine à la Révolution française, selon quatre axes distincts mais complémentaires, consacrant à chacun d'entre eux deux chapitres présentés originellement comme Carlyle Lectures à Oxford en 2005. Le premier thème discuté concerne le régime platonicien de la communalité (par opposition à un prétendu «communisme») et surtout sa lecture erronée par Aristote et ses successeurs antiques et médiévaux. Le deuxième porte sur la question de la pauvreté du Christ et de l'Église primitive et de son actualisation par les Franciscains, en d'autres termes de la compatibilité entre propriété privée, voire commune (Église, monastères) et l'idéologie chrétienne de la charité et de la solidarité. Le troisième se concentre sur l'état de nature et sa double évolution, de l'Âge d'Or à la décadence moderne ou de la sauvagerie à l'état de civilisation, l'apparition de la propriété privée marquant une étape de déclin ou de progrès dans l'histoire de l'humanité. Le quatrième et dernier thème remet en question l'idée que le droit de propriété, comme droit subjectif *(ius dominii)* ou fondamental (Human Right) ne serait qu'une notion moderne, à l'élaboration de laquelle les Anciens auraient au mieux contribué. Non content de réhabiliter le rôle-clé joué par les jurisconsultes romains dans ce processus ou plutôt dans la définition de la notion de droit fondamental, P. Garnsey donne dans cet ouvrage une leçon magistrale de «tradition classique», au carrefour de la philosophie, de la théologie, de la littérature, du droit et de la science politique, focalisée sur la réception de l'héritage antique, avec ses représentations partielles, sélectives et souvent abusives. Jean-Jacques Aubert

Cornelia Isler-Kerényi: **Dionysos in Archaic Greece. An Understanding through Images.** Translated by Wilfred G.E. Watson. Religions in the Graeco-Roman World 160. Brill, Leiden/Boston 2007. 292 S., 133 Abb.

Le dernier ouvrage en date de Cornelia Isler-Kerényi (I.-K.) est une reprise, traduite en anglais, augmentée et partiellement mise à jour, d'une étude de 2001 parue originellement en italien (*Dionysos nella Grecia arcaica. Il contributo delle Immagini.* Filologia e critica, vol. 87, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali (Pise/Rome 2001)). C'est en archéologue et en iconographe que l'auteur s'attaque au Dionysos de l'époque archaïque: comment comprendre la figure de Dionysos, son rôle religieux et social, pour une époque dont aucun texte (ou presque) ne nous est parvenu? Par les images, bien sûr. L'originalité de la démarche tient à l'élargissement du corpus à des céramiques archaïques non attiques et à une approche analytique très structurée: les chapitres sont autant de couches stratigraphiques groupant les images, non par thématiques, mais par types de vases qui les supportent et par tranches chronologiques (petits vases de la première moitié du VIe s. (chap. 2), *Dinoi* et cratères de cette même période (chap. 3), amphores du VIe s. (chap. 4), coupes et autres petits vases de la deuxième moitié du VIe s. (chap. 5)). C'est ainsi dans un double souci de contextualisation que s'inscrit cette étude originale et solide: remettre les images en contexte sur les vases qui les portent et ainsi retrouver la relation entre usage des vases et iconographie; remettre les images attiques dans le contexte général de la production céramique contemporaine par le biais des images dionysiaques.

De cette analyse minutieuse ressort une idée maîtresse, déjà sous-jacente dans les articles antérieurs de I.-K. qui sont autant de prémisses à cette synthèse: le Dionysos des images archaïques n'a que peu à voir avec ce que les études modernes, basées principalement sur les textes, nous ont habitué à attendre de ce dieu. Le dernier chapitre (chap. 7) ajouté à l'édition anglaise, fait d'ailleurs le point sur les blocages mentaux que cette tradition exégétique a contribué à dresser dans notre vision du dieu antique. Le Dionysos des images n'est en rien un dieu secondaire mais bien un rouage essentiel de la cité archaïque. Il y est présenté comme le médiateur par excellence, figure permettant d'exprimer les problèmes d'intégration de tout ordre que connaît la cité, notamment au temps de Solon (différents statuts des femmes, les jeunes, les artisans, les «bâtards», etc.); mais Dionysos est également celui qui peut proposer des solutions intégratives, par le rituel, notamment le rituel semi-privé du banquet.

L'ouvrage de I.-K. est bien un livre à thèse, une sorte d'essai, un livre qui ouvre la discussion. Ses positions méthodologiques sont rigoureuses et si l'on n'adhère pas à toutes les lectures d'images ou toutes les hypothèses proposées, on ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage original, riche, dense, où pointent à tout moment la finesse d'analyse et l'œil expert de l'auteur; un ouvrage qui nous pousse hors des schémas interprétatifs traditionnels, et suscite un débat passionnant sur la lecture d'images sans appui littéraire ou textuel ainsi que sur la place de l'archéologie et de l'iconographie dans la compréhension de l'imaginaire religieux et social des cités archaïques.

Anne-Françoise Jaccottet

Sarah Iles Johnston: **Ancient Greek Divination**. Wiley-Blackwell, Chichester/Malden MA/Oxford 2008. XIV, 193 S., 13 Abb.

Der vorliegende Band bietet eine klare, angenehm zu lesende und methodisch verlässliche Darstellung eines zentralen und komplexen Kapitels griechischer Religions- und Kulturgeschichte. In der Einleitung erinnert Johnston (J.) daran, dass Divination der modernen Welt keineswegs fremd ist, doch in der antiken Gesellschaft war das Phänomen ungleich fester verankert. Kritische Stimmen fehlten auch in der Antike nicht, aber davon wurde die Praxis wohl kaum tangiert, und zudem wurden auch komplexe Theorien zur Erklärung und Rechtfertigung der Divination entwickelt. In der modernen Forschung blieben eingehende Auseinandersetzungen dennoch selten, obwohl Spezialuntersuchungen zu den grossen Orakelstätten und zu einzelnen Divinationspraktiken wie Traumdeutung vorliegen. Dass Divination als «ontologically unified category» (28) weniger Aufmerksamkeit erfuhr als z.B. die Magie, schreibt J. der Tendenz der Forschung zu, Divination (zumindest ihrer Funktion nach) dem Bereich der Rationalität, d.h. des (vermeintlich) Bekannten, einzugemeinden. Während J. dieser u.a. auf Nilsson zurückgehenden Tendenz in der Einleitung zum von ihr edierten Band *Mantike* (2005) selber noch gefolgt ist, ist sie hier bestrebt, Divination weder als Unterkategorie der Magie noch der Rationalität zu verstehen, sondern als eigenständigen Bereich antiker Religion ins Licht zu rücken.

Die Studie gliedert sich grob in zwei Teile, die sich institutionalisierten Orakeln (Delphi, Dodona, Klaros, Didyma u.a.) bzw. unabhängigen Divinationspraktikern widmen. Im ersten Teil werden unterschiedlichste Aspekte wie die Standorte der Orakel und die Entstehungsmythen ausgeleuchtet sowie Methoden und Praktiken erklärt. Ein Orakel wie Dodona bot sowohl komplexe Orakelsprüche wie auch einfache, binäre Antworten (ja/nein) für unterschiedliche Probleme und unterschiedlich begüterte Kunden an (die Alternative zwischen Losorakel und inspirierter Wahrsagung wirkt vielleicht schärfer, als sie tatsächlich war: Auch wer ein Los zieht, mag sich von einer Inspiration leiten lassen). Im zweiten Teil behandelt J. Themen wie die Tradierung divinatorischen Fachwissens, die feste Verankerung von Sehern im Mythos (im Gegensatz zu Magie-Spezialisten und Heilern) und insbesondere die unscharfe Trennlinie zwischen Divination, deren Information meist einen Handlungsimpuls gibt, und Magie. Was die mannigfaltigen Methoden der Divination angeht, kann hier auf den Ausführungen im ersten Teil aufgebaut werden. Nach jedem Kapitel findet sich eine weiterführende, thematisch organisierte Bibliographie (bedauerlich ist einzig, dass nicht alle genannten modernen Autoren via Index aufzufinden sind). Der Band, der ohne Fussnoten auskommt (die wichtigsten Quellen sind jeweils in Klammern genannt), wird nicht nur Spezialisten bereichern, sondern auch Studierende und andere Interessierte in den faszinierenden Gegenstand einführen, wofür bislang eine geeignete Darstellung fehlte.

Karin Schlapbach

Francesca Prescendi: **Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antiquaire.** Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge 19. Franz Steiner, Stuttgart 2007. 284 S.

Schon der Untertitel verrät das sehr zu begrüssende Hauptanliegen Francesca Prescendis (P.), ihre Untersuchung des römischen Opfers anhand überlieferter Beschreibungen und Deutungen der Römer selbst zu entwickeln. «Die Römer» sind bekanntermassen nur durch wenige Stimmen repräsentiert, für deren unterschiedliche Intention der Opferbeschreibung P. jedoch keinen Raum nimmt. Im ersten Teil entwickelt sie eine aus den Quellen abgeleitete, überzeugende Definition eines Opfers als

Akt der Kommunikation zwischen Menschen und Göttern. Anschliessend führt sie Komponenten eines modellhaften Opferrituals auf; ihr Focus liegt auf Ritualen, bei denen das Töten eines Tieres im Zentrum steht. P. ist sich bewusst (31), dass dieses Modell in seiner allgemeinen, transhistorischen Gültigkeit beschränkt ist, da uns die tatsächlich durchgeführten öffentlichen Opfer in all ihren Variationen und Deutungszuschreibungen der Teilnehmer nicht zugänglich sind; dies wird allein anschaulich in den anschliessend wiedergegebenen Beschreibungen bei Cato, Seneca, Lukan und Dionysios von Halikarnassos. Der zweite Teil befasst sich thematisch mit Exegesen der einzelnen rituellen Sequenzen: die vorbereitenden Riten, die *consecratio,* die Aufteilung der Opfermaterie unter Göttern und Menschen (l'offrande) und zuletzt mit den Mythen um die *exta.* Hier versäumt P. jedoch, auf den wichtigen Unterschied zwischen mythologischen und den bis dahin von ihr reflektierten anthropologischen Beschreibungen einzugehen. Im dritten Teil befasst sich P. zuerst mit Erzählungen über die Substitution von Menschenopfern: auf welche Weise deren Notwendigkeit begründet und später abgelehnt wurde. Es folgen ein Kapitel über den Ursprung blutiger Opfer und ein drittes über Berührungspunkte zwischen Opfer und Hinrichtungen. Hier entwirft sie einige interessante Thesen, z.B. über die Ausübung absoluter Macht in beiden Fällen; eine ausführlichere theoretische Entwicklung wäre wünschenswert gewesen. Insgesamt ist das Buch ein gut strukturierter wie geschriebener und aufgrund der zusammengetragenen Quellen äusserst wertvoller Beitrag zur Erforschung antiker Opfer.

Nicole Hartmann

Isabella Sandwell: **Religious Identity in Late Antiquity. Greeks, Jews and Christians in Antioch.** Cambridge University Press, Cambridge 2007. XII, 310 S.

Isabella Sandwell (S.) fragt in ihrer Monographie nach religiösen Identitäten im spätantiken Antiochien. Im Zentrum steht dabei die Beschäftigung mit Johannes Chrysostomos und Libanios.

Chrysostomos lässt sich den Klerikern zurechnen, die auch in der Kommunikation mit der Gemeinde rigoristische Positionen vertreten: So spricht er sich für eine umfassende Christianisierung aller Lebensbereiche aus und fordert die Abkehr von sämtlichen Einstellungen und Verhaltensweisen, die er nicht als explizit christlich kategorisiert. Als Christen sind seiner Ansicht nach allein jene zu betrachten, die diesen Erwartungen entsprechen. Chrysostomos postuliert die Herausbildung einer christlichen Identität, die sich strikt von anderen Identitäten abgrenzen lässt. S. vermutet zu Recht, dass die Mehrzahl der Gemeindemitglieder dieses Verständnis nicht teilt, sondern ein Christentum praktiziert, das stärker durch religiöse Synkretismen geprägt ist und auch kein vergleichbar starkes Bedürfnis nach Differenz aufweist. Sie erschliesst dies aus den kritischen Bemerkungen, welche der spätere Patriarch von Konstantinopel in seinen in Antiochien entstandenen Predigten formuliert.

Ihre Untersuchung zu den Reden und Briefen des Rhetors Libanios ergibt, dass jener ähnlich der Majorität der Angehörigen der christlichen Gemeinde keine Identität entwickelt, die durch bestimmte – nunmehr «pagane» – religiöse Überzeugungen oder Kultpraktiken markiert ist. In welchem Umfang er religiöse Themen zur Sprache bringt, ist jeweils von seinen Adressaten abhängig. Sein «pragmatischer» Umgang mit religiösen Bindungen erlaubt es ihm, Netzwerke mit Personen unterschiedlicher Konfession zu knüpfen.

Bezüglich der Frage nach christlicher Identität bestätigt S. im Wesentlichen die Ergebnisse der Forschungen der letzten Jahre. Zum Selbstverständnis der «durchschnittlichen» Gemeindemitglieder liessen sich noch detailliertere Informationen aus den Schriften des Chrysostomos gewinnen, indem man den Blick weniger auf die Argumentationsstrategien des Klerikers lenkt, als vielmehr eruiert, auf welche Haltungen er Bezug nimmt. Anregend ist der Vergleich mit Libanios, der zahlreiche Parallelen zum Verhalten christlicher Angehöriger der sozialen Elite andeutet. Diesen wäre weiter nachzuspüren, um zu einer noch differenzierteren Einschätzung des religiösen Panoramas Antiochiens zu gelangen.

Karen Piepenbrink

Karen B. Stern: **Inscribing Devotion and Death. Archaeological Evidence for Jewish Populations of North Africa.** Religions in the Graeco-Roman World 161. Brill, Leiden/Boston 2007. XVIII, 342 S.

Karen B. Sterns (S.) Monographie, eine überarbeitete Fassung ihrer Dissertation in Religionswissenschaften an der Brown University, nimmt sich eines wenig behandelten und schwierigen Themas an: der jüdischen Zeugnisse aus Nordafrika ausserhalb Ägyptens und der Kyrenaika. S. diskutiert ein notgedrungen knappes Material, das zudem durch keine jüdischen literarischen Quellen ergänzt werden kann. Dies ist eine mit Verve und hoher Intelligenz geschriebene Dissertation, die keine *communes opiniones* gelten lässt, sondern diese immer hinterfragt. S. legt grossen Wert darauf, ihr Vorgehen stets zu erläutern und theoretisch zu untermauern: Allerdings referiert S. in jedem Kapitel derart ausschweifend und auch repetitiv über den einzuschlagenden Weg, dass dies im Laufe der Lektüre mitunter zu einem Ärgernis werden kann.

Damit ist indes bereits das einzige gewichtige Negativum dieser Arbeit genannt, die ansonsten in allen Kapiteln überzeugend argumentiert. Konsequent betreibt S. Lokalgeschichte: Sie lässt sich nicht von Zeugnissen aus anderen Orten der jüdischen Diaspora oder aus Palästina verleiten, sondern fragt stets nach dem unmittelbaren (jüdischen wie auch paganen und christlichen) Kontext (z.B. 22: «to use local evidence to locate Jewish artifacts»). Zwar verneint S. keineswegs das aus den jüdischen Zeugnissen hervorgehende Bedürfnis für «Alterität», aber auch die Juden Nordafrikas teilten eben in vielen Punkten die Lebensweisen ihrer nichtjüdischen Nachbarn: bezüglich der Namen (Kap. 3), bezüglich der Begräbnissitten (Kap. 4) oder bezüglich der Synagoge von Hammam Lif (Kap. 5). S. fragt mit Recht nicht einfach nach Beeinflussungen als danach – ganz im Sinne der neueren Forschungen zum antiken und auch späteren Judentum –, inwiefern Juden lokale Traditionen mit jüdischer Sinngebung verbanden.

Mitunter rüttelt S. sogar an scheinbar unzweifelhaften Forschungsansichten: Aus Nordafrika gibt es keine Indizien, dass Juden ihre Toten verbrannten. Weil aber die archäologischen Spuren jüdischer Begräbnisse aus einer Zeit stammen, in der auch Nichtjuden ihre Toten begruben, will S. nicht ausschliessen, dass die Juden Nordafrikas zeitweilig auch eine Totenverbrennung gekannt haben könnten (279f.). So ist eine sehr «sokratisch» vorgehende Arbeit entstanden, die für die Erforschung Nordafrikas im allgemeinen wie der dortigen jüdischen Gemeinden im speziellen Beachtliches leistet.

René Bloch

Emmanuel Friedheim: **Rabbinisme et Paganisme en Palestine romaine. Étude historique des Realia talmudiques (Ier–IVème siècles).** Brill, Leiden/Boston 2006. XXII, 450 S.

S. Lieberman, der Autor der noch immer wegweisenden Studie *Hellenism in Jewish Palestine* ([2]1962), hatte es einst zum Desiderat erklärt, die über die rabbinische Literatur verstreuten Aussagen über den «Götzendienst» umfassend zu behandeln. E. Friedheim (F.) will diese Lücke mit seiner an der israelischen Bar Ilan-Universität verfassten Dissertation schliessen. Dies ist ihm gut gelungen. F. zeigt auf überzeugende Art und Weise, dass die Rabbinen über ausgeprägte Kenntnisse der paganen Religionen verfügten (*contra* u.a. M. Hadas-Lebel). Es geht F. in seinem Buch in erster Linie um eine Einschätzung dieses «niveau des connaissances» aufseiten der Rabbinen (4).

In sieben mit vielen ausführlichen Fussnoten versehenen Kapiteln strebt F. eine möglichst umfassende Diskussion der rabbinischen Auseinandersetzung mit der paganen Kultur an. Nach einer Einleitung und Diskussion der Forschungsgeschichte (Kap. 1) zeigt F. im ersten Kapitel – mit dem provokativen Titel «Juifs polythéistes en Palestine» – anhand talmudischer Quellen, dass Juden dem paganen Kult längst nicht immer fernblieben, teilweise auch aus ökonomischer Not (so in der Wirtschaftskrise des 3. Jh. n.Chr.). Das 3. Kapitel ist eine souveräne (von früheren Publikationen F.s profitierende) Diskussion der ‹klassischen› Begegnung von Rabban Gamaliel (II.?) und einem heidnischen Philosophen in den Aphrodite-Thermen von Akko (Ptolemais). Entgegen der *communis opinio,* nach der die Aphrodite-Statue, welche eine Diskussion über die Opportunität eines Badebesuches auslöst, bloss eine ornamentale Funktion hatte, versteht F. das Bad durchaus als einen Ort religiösen Kults. F. holt an dieser Stelle zu einer ausführlichen Abhandlung über die Rolle der Bäder in der Antike aus. F. zeigt, dass der Aphrodite-Kult im römischen Palästina der Zeit durchaus ausgeübt wurde. Kap. 4 behandelt auf 50 Seiten das Motiv des *Sol Invictus* in den palästinischen Synagogen. F. meint, dass

die jüdischen Besucher jener Synagogen über den Helios-Kult durchaus Bescheid wussten (124; zu paganen Motiven auf Mosaiken in Synagogen cf. jetzt auch G.W. Bowersock, *Mosaics as History: The Near East from Late Antiquity to Islam* (2006)). Mit Recht hält F. hier u.a. fest, dass die Erlaubnis einzelner Rabbinen im 3. Jh. n.Chr., Mauern mit Bildern zu bemalen, nicht auf die Befolgung eines Bilderverbots in früheren Zeiten hinzudeuten braucht (112). Kap. 5 bietet eine hilfreiche Auflistung und Kommentierung paganer Gottheiten (bzw. Mythen: u.a. Romulus und Remus (209–210)), die in der rabbinischen Literatur diskutiert oder zumindest genannt werden. Auch aus diesem Kapitel ergibt sich der Eindruck, dass die Rabbinen mit der pagan-religiösen Kultur recht gut vertraut waren. Dieser Eindruck wird durch die abschliessenden beiden Kapitel verstärkt, die Aspekten paganer Rituale (Kap. 6) sowie paganer Feste (Kap. 7, mit einer wertvollen Diskussion des Beginns der Mischna *Avoda Zara* bzw. der dort thematisierten römischen Feste) in der rabbinischen Literatur nachgehen.

Die historische Einbettung rabbinischer Texte ist ein sehr schwieriges Unterfangen. F. hat ein sehr beeindruckendes, zumeist überzeugendes Buch geschrieben, das jüngere Publikationen (wie die weit weniger leserliche Studie von N. Belayche, *Iudaea-Palaestina – The Pagan Cults in Roman Palestine* (2001)) gut ergänzt. Das Buch ist ausgezeichnet geschrieben und lebt auch vom Enthusiasmus des Autors. Das letzte Wort über das Ausmass der rabbinischen Kenntnisse paganer Kultur ist sicherlich nicht gesprochen – umso mehr, als zuletzt gewichtige Stimmen sowohl aufseiten der Judaistik (P. Schäfer) als auch der klassischen Altertumswissenschaften (F. Graf) eher eine beschränkte Wahrnehmung paganer *Realia* aufseiten der Rabbinen vermuteten (beide in P. Schäfer, *The Talmud Yerushalmi and Graeco-Roman Culture* III (2002); Graf mit einem Verweis auf die veraltete Liste von römischen Festen in der talmudischen Diskussion des Mischna-Traktats *Avoda Zara*).

René Bloch

Ilinca Tanaseanu-Döbler: **Konversion zur Philosophie in der Spätantike. Kaiser Julian und Synesios von Kyrene.** Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge 23. Franz Steiner, Stuttgart 2008. 309 S.

Im Unterschied zu zahlreichen Studien, die sich mit der Hinwendung zum Christentum in der Spätantike beschäftigen, widmet sich Ilinca Tanaseanu-Döbler (T.-D.) der Konversion zur Philosophie. Anders als Arthur D. Nock, der die Differenzen zwischen religiöser und philosophischer *conversio* herausgestrichen hat, interessiert sich T.-D. besonders für die Parallelen zwischen den beiden Phänomenen. Konversion begreift sie als eine grundlegende Neuorientierung und «Veränderung des Identitätsgefüges einer Person» (23). Sie erforscht diese auf der Basis von Selbstaussagen, beschränkt sich dabei aber nicht auf sog. Konversionsberichte. Als Beispiele für philosophische Konversion wählt sie Kaiser Julian sowie Synesios von Kyrene, die sie als «Laienphilosophen» kategorisiert, welche sich als Philosophen stilisieren, ohne sich «professionell» mit Philosophie zu beschäftigen, die überdies eine religiöse Funktion übernehmen (die des *pontifex maximus* bzw. des christlichen Bischofs) und in verschiedenen sozialen Kommunikationszusammenhängen agieren.

Bei beiden macht sie eine *conversio* zur neuplatonischen Philosophie aus, die fundamentale Veränderungen in Selbstverständnis und Selbstdarstellung nach sich zieht. Im Falle Julians diskutiert sie die Relation von Hinwendung zur Philosophie und Bekehrung zum Heidentum und gelangt dabei zu der Einschätzung, dass die philosophische Konversion als die primäre zu betrachten sei. In der Auseinandersetzung mit Synesios befasst sie sich weniger mit der vieltraktierten Frage, ob er im Zusammenhang mit seiner Bischofsweihe eine christliche *conversio* vollzogen hat, sondern demonstriert vielmehr, dass in seiner Entscheidung für eine philosophische Lebensform die eigentliche Konversion zu konstatieren sei. Durch den Episkopat hingegen wandeln sich sein Selbstbild und seine Repräsentation nicht grundlegend.

Die besondere Qualität der Monographie liegt in der Herausarbeitung von Interdependenzen zwischen philosophischer und religiöser Orientierung in der Spätantike. In dem Kontext verweist T.-D. nicht zuletzt auf die zahlreichen Schnittmengen zwischen neuplatonischen und christlichen Haltungen, die in den letzten Jahren verstärkt in den Fokus der Forschung gelangt sind.

Karen Piepenbrink

Helen King/Véronique Dasen: **La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine.** BHMS, Lausanne 2008. XII, 130 S.

L'ouvrage est une introduction à la médecine gréco-romaine destinée aux non-spécialistes. Il comporte un dossier historique (les deux-tiers de l'ouvrage), un dossier iconographique (27 pp.), un bref corpus de traductions de textes antiques, une série de repères chronologiques et une bibliographie sélective.

Le dossier historique est une traduction de *Greek and Roman Medicine* d'H. King (Londres 2001) revue et augmentée par V. Dasen, avec un chapitre supplémentaire (chap. 8) consacré aux femmes. Les six premiers chapitres dessinent un parcours chronologique dans l'Antiquité tout en traitant de phénomènes culturels (religion et médecine), d'événements clé (la peste d'Athènes) et de médecins célèbres (Hippocrate, Hérophile, Erasistrate, Galien). Le chapitre 7 insiste sur les traitements antiques de la maladie (au détriment de la chirurgie). Le dernier chapitre suit l'évolution de la pensée médicale jusque dans l'époque moderne en signalant constantes et ruptures; il souligne ainsi tout l'intérêt de l'étude de la médecine antique.

Le dossier iconographique examine les représentations du corps humain et des pratiques médicales. Chaque chapitre s'achève sur une brève bibliographie complémentaire. Les images, dont une douzaine en couleur, proviennent de sources variées, sont toutes commentées et illustrent ou complètent judicieusement le dossier historique.

Tout au long des dossiers, le lecteur est invité à comprendre les choix des médecins antiques, à se méfier des confusions possibles et à réfléchir sur la déontologie médicale.

Le corpus des dix extraits donne un bref aperçu de la variété des textes médicaux antiques et de leur tonalité. Les repères chronologiques (jusqu'en 2003) et la bibliographie, qui signale les meilleures sources de traduction et les ouvrages fondamentaux, apportent une aide précieuse.

Cet ouvrage, même si le titre ambitieux ne rend pas compte des choix des auteurs et même si l'absence délibérée de notes prive parfois le texte de quelques nuances, constitue donc une excellente introduction, attrayante et agréable à lire, claire et concise. Il a le grand mérite d'offrir aux lecteurs francophones une base accessible, riche et cohérente. Florence Le Bis Bourbon

Werner Suerbaum: **Handbuch der illustrierten Vergil-Ausgaben 1502–1840. Geschichte, Typologie, Zyklen und kommentierter Katalog der Holzschnitte und Kupferstiche zur *Aeneis* in alten Drucken.** Mit besonderer Berücksichtigung der Bestände der Bayerischen Staatsbibliothek München und ihrer Digitalisate von Bildern zu Werken des P. Vergilius Maro sowie mit Beilage von 2 DVDs. Bibliographien zur Klassischen Philologie 3. Georg Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2008. 684 S., 41 Abb., 2 DVDs.

Das Handbuch der illustrierten Vergil-Ausgaben füllt nicht nur eine bibliographische Lücke, wie Suerbaum (S.) bescheiden formuliert, sondern liefert auch den Schlüssel zur Erschliessung eines Gebietes der Vergilrezeption, das angesichts des stetig wachsenden Interesses am Einsatz unterschiedlicher Medien immer mehr in den Blick gerät: Formen der Visualisierung narrativer Zusammenhänge und ihrer Traditionen. Für einen Autor wie Vergil, der seit seinen Lebzeiten bis heute kontinuierlich im Lehrplan der Schulen und damit im kulturellen Gedächtnis Europas präsent ist, war es an der Zeit, dass dieser Bereich seines Fortlebens – hier für den geschlossenen Ausschnitt der druckgraphischen Textillustration – systematisch dokumentiert wurde.

Die kontinuierliche Präsenz Vergils in den Druckmedien stellt für den Bearbeiter zugleich eine Herausforderung dar, sieht er sich doch mit einer schier unüberschaubaren Stofffülle konfrontiert, für deren Durchdringung kein übersichtliches Instrumentarium zur Verfügung steht. Durch die Auswertung unzähliger gedruckter wie elektronisch verfügbarer Bibliotheks- und Ausstellungskataloge, von Spezialbibliographien und von einschlägiger Forschungsliteratur hat S. etwa 270 mit Holzschnitten oder Kupferstichen illustrierte Ausgaben und Übersetzungen zur *Aeneis* und zu den *Opera omnia* Vergils ausfindig gemacht (Drucke, die allein die *Eclogen,* die *Georgica, Opera minora* oder Kombinationen dieser Werke enthalten, wurden nicht berücksichtigt). Das vorliegende Material konnte er in etwa 70 Bildserien einteilen, die in eigenständige und abhängige Zyklen unterschieden und nach bestimmten Typen geordnet sind. Ihre Geschichte – vom Erstdruck über verschiedene Stadien

der Benutzung und Nachahmung bis zum letzten Auftauchen – wird anhand der Beschreibung der jeweiligen Druckausgaben nachgezeichnet. Im Band enthalten sind 41 exemplarische Abbildungen in chronologischer Ordnung, die jeweils den Anfang von Buch 4 (Aeneas bei Dido) illustrieren. Sie veranschaulichen stellvertretend zeittypische Darstellungsweisen, deren Grundmerkmale auch auf andere Motive übertragbar sind. Der Grossteil des Bildmaterials, auf das im Buch nur verwiesen wird, findet sich auf zwei beigefügten DVDs und auf der Webseite der Bayerischen Staatsbibliothek, München (BSB), aus deren reichen Beständen Suerbaum nicht nur geschöpft, sondern mit der er bei der Konzeption seines Werkes auch kooperiert hat. Bezüglich der Präsentation des Materials beschreitet er mithin neue Wege, indem er eine konventionelle Buchpublikation mit dem Einsatz elektronischer Medien kombiniert. Zwar wäre es für den Benutzer bequemer, alle Informationen, d. h. Texte und Bilder, in einem Medium abrufen zu können, sei es im Buch, auf DVD oder im Netz. Aber beide Varianten wären wohl an der Machbarkeit gescheitert: die Buchpublikation allein schon an der Finanzierung, und die Netzpublikation mit komplexen Metadaten hätte die Kapazitäten eines Einzelnen weit überschritten.

Als Individualforscher musste sich S. auch schon bei der Sichtung und Auswertung des komplexen Materials gewisse Beschränkungen auferlegen, um sein Projekt zu einem Abschluss bringen zu können. Die wohl gravierendste ist die Beschränkung der Autopsie auf wenige Standorte, allen voran die BSB. Durch flankierende Recherchen und Anfragen bei anderen Bibliotheken hat S. zwar gewährleistet, dass ihm kein Illustrations*typ* entgangen ist, so dass die Typologie der Vergil-Illustrationen als komplett betrachtet werden kann. Ihre Geschichte indes (d.h. der Überblick über die Wiederverwendung vorhandener Druckstöcke, die Anfertigung von originalgetreuen/seitenverkehrten/freieren Kopien usw.) lässt sich um weiteres Material ergänzen. Auf die Präsentation innerhalb des Handbuchs wirkt sich die eingeschränkte Autopsie insofern aus, als manche Zyklen zuweilen nicht anhand des Erstdrucks, sondern anhand einer späteren Auflage klassifiziert und beschrieben werden, deren Illustrierung im wesentlichen mit dem Erstdruck übereinstimmt. Dieses Verfahren bringt nicht nur gewisse Unschärfen mit sich, sondern hat auch ein Verweissystem zur Folge, das häufig zum Vor- und Zurückblättern zwingt. Diese Handhabung ist indes durchaus zumutbar, richtet sich das Handbuch doch nicht an einen allgemein interessierten *Leser,* sondern an einen *Benutzer* mit spezifischen Fragestellungen, der mit der Materie und ihrer Komplexität in der Regel vertraut und in der Lage ist, beim Verfolgen der Hinweise den Überblick zu behalten.

In Anbetracht des enormen Stoffreichtums fragt man sich, weshalb S. sich die Arbeit nicht durch die Aussparung von Ausgaben erleichtert hat, die lediglich Titelkupfer, Autorenporträts, historisierte Initialen und Druckermarken und damit eine andere Kategorie von Abbildungen enthalten als Textillustrationen im eigentlichen Sinne. Die Reduktion des Materials um diese Editionen hätte das Profil des Handbuchs noch geschärft.

Absolute Präzision herrscht hingegen bei der Beschreibung der dargestellten Bildinhalte. Hier bringt S. als Klassischer Philologe ideale Voraussetzungen mit. Auf diesem Sektor lassen entsprechende Publikationen von kunsthistorischer Seite häufig Fragen offen. Die Beantwortung spezifisch kunsthistorischer Fragen wiederum überlässt S. bewusst Berufeneren, denen er indes mit seiner Dokumentation die Arbeit erheblich erleichert hat.

S. hat mit seinem Handbuch ein Standardwerk geschaffen. Nach seinen «VP» *(= Vergilius pictus)*-Nummern wird künftig in einschlägigen Arbeiten zitiert werden. Es ist ihm hoch anzurechnen, dass er seine Herkulesarbeit nicht zur Sisyphusarbeit ausarten liess. Mit gesundem Pragmatismus hat er einen Kompromiss zwischen Anspruch und Machbarkeit geschlossen, der in seinem Ergebnis alle Erwartungen an die Möglichkeiten von Individualforschung auf einem so komplexen Gebiet wie der Druckgeschichte weit übertrifft und gerade dadurch – im Zeitalter der grossen Forschungsverbünde – zu vergleichbaren Unternehmungen ermutigt. Nicht nur die Vergil-Forschung, auch die historische Buchkunde und die Kunstgeschichte haben ihm dafür zu danken. Gerlinde Huber-Rebenich

Jacob Bernays: Geschichte der Klassischen Philologie. Vorlesungsnachschrift von Robert Münzel. Hrsg. von Hans Kurig. Spudasmata 120. Georg Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2008. 198 S.

Dass sich im Nachlass Robert Münzels, des 1917 verstorbenen Klassischen Philologen, ehemaligen Direktors der Hamburger Stadtbibliothek und Freundes Aby Warburgs, eine Nachschrift der Vorlesung über Geschichte der Klassischen Philologie gefunden hat, die Jacob Bernays (1824–1881) im Wintersemester 1878/79 in Bonn gehalten hat, gehört zu den glücklichen Fügungen der Wissenschaftsgeschichte. Münzels Nachschrift bietet erstmals einen Eindruck von der Art und Weise, in der Bernays den Stoff behandelt hat, der für ihn ein Lebensthema war. Sie ist nach heutiger Kenntnis die einzige Überlieferung. Der gesamte altertumswissenschaftliche Nachlass des Gelehrten ist 1944 bei einem Luftangriff vernichtet worden. Dass er umfangreiche Notizen, Materialien und Niederschriften zur Geschichte der Philologie enthalten hat, wissen wir aus dem Nachlass-Katalog, den Hermann Usener seiner Ausgabe von Bernays' Gesammelten Abhandlungen (1885) beigegeben hat.

Die Vorlesung folgt dem Ansatz und dem Interesse, dem Bernays in allen seinen wissenschaftlichen Arbeiten verpflichtet war: der als Erbe der Aufklärung wie auch seiner jüdischen Erziehung übernommenen Aufgabe, an einer Bibel und griechisch-römische Überlieferung umgreifenden Bildung zu arbeiten. Im Zusammenhang der Vorlesung bedeutete dies insbesondere die Integration der Bibelphilologie in die Darstellung philologischer Kritik und Hermeneutik. Durchgängig umfasst seine Behandlung der Philologie daneben auch das Recht und die Geschichte. Philologie fasst er bewusst als «klassische», insofern er sie als Bildungsmacht versteht, und zwar als eine, deren Wesen in der kritischen Auseinandersetzung mit einer fremden Sprache und einer fremden Tradition bestehe. Bernays beginnt seine Geschichte daher nicht mit den alexandrinischen Philologen, die er der griechischen Literaturgeschichte zuordnet, sondern mit der Gründung christlicher Bildungsanstalten unter Theodosius, Ende des 4. Jh. n.Chr. und mit der Bibelphilologie der Kirchenväter. Den gesamten Stoff gliedert er chronologisch und geographisch in 6 Perioden: 1. Von den Kirchenvätern bis zum Tod Karls d.Gr., 2. Von Karl d. Gr. bis zum Tod Dantes, 3. Von Petrarca bis Politian (1321–1495), 4. Französisch-deutsche Periode bis zum Tod Scaligers (1515–1610), 5. Holländisch-englische Periode (1610–1768), 6. Deutsche Periode (Mitte 18. Jh. bis Mitte 19. Jh.). Die Darstellung ist personenbezogen organisiert, sucht aber den Leistungen aller erwähnten Gelehrten einen historischen Zeitbezug zu geben und sie in eine weitere geistesgeschichtliche Perspektive zu stellen. Hierin und in den persönlichen Wertungen und Gewichtungen liegt der wissenschaftsgeschichtliche Wert dieser Edition. Stammt doch von Bernays, den Friedrich Nietzsche als ersten Vertreter einer «Philologie der Zukunft» bewundert hat, die Definition, die Hans Kurig in seiner informativen Einleitung übermittelt: «der Begriff einer Wissenschaft ist ihre Geschichte.»

Kurig hat den Text der sorgfältig edierten Nachschrift mit bibliographischen Nachweisen der erwähnten Werke sowie mit hilfreichen erläuternden Anmerkungen ergänzt und einen kleinen Anhang (15 S.) angefügt, der Auszüge aus Bernays' Schriften zu den in der Vorlesung behandelten Personen und Themen versammelt. Den Band beschliesst ein Verzeichnis der Schriften von und über Bernays und ein Personenindex.

Barbara von Reibnitz

Mary Lefkowitz: **History Lesson. A Race Odyssey.** Yale University Press, New Haven/London 2008. 202 S.

In diesem Buch schildert Mary Lefkowitz (L.), was ihr geschah, als sie sich gegen die Behauptung wandte, «that Greek philosophy and culture had been stolen from Africa – and in particular, literally stolen by Aristotle from the great library at Alexandria, in Egypt» (9). Unter Altertumswissenschaftlern hat dieser Unsinn durch Martin Bernals *Black Athena* (Bd. I (1987); Bd. II (1991); Bd. III (2006)) eine gewisse Bekanntheit erreicht. L. zeigt, wie erstaunlich weit verbreitet der sogenannte *Afrocentrism* tatsächlich ist, kann eine ganze Reihe einschlägiger Veröffentlichungen anführen und geht umsichtig und erhellend den Hintergründen, Voraussetzungen und Ursprüngen nach. Die wissenschaftliche Auseinandersetzung hat sie an anderem Ort geführt (*Not Out of Africa: How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History* (1996); *Black Athena Revisited,* edd. M. R. L. and Guy MacLean Rogers, (1996)). Hier berichtet sie von der Geschichte dieser Auseinandersetzung und von der Rolle, die sie selbst darin gespielt hat.

Die Darstellung beginnt mit Ereignissen, die sich 1991 in Wellesley zutrugen und zu einer öffentlichen Debatte führten, bei der ein «racist incident» im Mittelpunkt stand. Vor diesem Hintergrund entsteht aus der Diskussion um *Afrocentrism* in der Altertumswissenschaft bald ein Streit zwischen L. und einem Kollegen am «African Studies Department». Der Konflikt wird öffentlich. L. beharrt gegenüber einem Gastredner auf der Unumgehbarkeit feststellbarer Tatsachen (68: «Sir, you said that Aristotle stole his philosophy from the library at Alexandria, but how would that have been possible, when the library was not built until after his death?») und trifft unter Kollegen zunächst auf eine Mischung aus Gleichgültigkeit und Wut (73: «I don't care who stole what from whom.»), dann auf Hass und unverhohlenen Rassismus. Über Jahre hin ist sie gerichtlicher Verfolgung ausgesetzt (die Entscheidungen fallen stets zu ihren Gunsten). Nach der Veröffentlichung ihres Buches *Not Out of Africa* bricht in öffentlichen Diskussionsveranstaltungen ein Sturm wüstester Anwürfe, Beleidigungen und Beschimpfungen von unvorstellbarer Vulgarität und Niedertracht über sie herein. Ein widerwärtiges Schauspiel: «postmoderne» Gleichgültigkeit gegen die Wahrheit der Tatsachen und ungehemmte Verfolgung politischer Ziele mit rassistischen Argumenten.

L. hielt stand – unter schwierigsten Umständen, obendrein in Jahren schwerer Krankheit. Wie steht es um die Universität, wenn gegen lautstarken Protest immer wieder gesagt werden muss (131): «We owe it to the people of the past to record their history as accurately as we can. We owe it to ourselves to get as close to the truth as we can, whatever that truth turns out to be. If we allow ourselves or anyone to manipulate history, and rewrite it as they see fit, injustice will always be done to some people, either in the past or in the present.» L. hat es immer wieder gesagt. Für ihre Integrität und ihren Mut verdient sie Dank und Hochachtung.

Man hört manchmal, bei uns lägen die Dinge anders. *Afrocentrism* spiele bei uns nicht dieselbe Rolle. Wohl nicht. Aber könnte man nicht auch bei uns hören, «that knowledge was the same thing as opinion» (49)? Berichts- und Antragsprosa – Hans im Glück und Kaisers neue Kleider; sachliche Einwendungen, Mahnungen an gegebenes Wort – vom Tisch gewischt, unter den Teppich gekehrt: mit dem triumphalen Hinweis auf strategisch-taktische Gesichtspunkte. Wo wir schon angekommen sind, zeigt Harry Frankfurt, *On Bullshit* (2005); wohin die Reise noch zu gehen droht – davor warnt Mary Lefkowitz (78): «If our best students are not taught to distinguish between history and propaganda, and are encouraged blindly to adopt partisan or racial or tribal loyalties, then they are not being well taught at all.» Dies Buch geht jeden an, dem die *res publica* am Herzen liegt (nicht nur die *res publica litteratorum). Videant consules.*

Arnd Kerkhecker